

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

29475
5 CENTINS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 17. 

Vendredi, 7 Avril, 1893.



MONTREAL.
Bâtisse New-York Life, 715.
B. P. No. 2071.

LE
DIRECTORY
DES
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains.

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$ 1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du

"Directory des Citoyens de Montreal,"

"809, hôtel de la N.-Y. Life,"

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

—ET—

- DEMANDEZ -

DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE } — — { 2 LOTS DE }
\$50. \$25.

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.

L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

Vol. I.

VENDREDI, 7 AVRIL, 1893.

No. 17.

L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.
809, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et adm-
nistrateur.....Edouard Delpit.
715, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enre-
gistrée ou mandat postal.

ENTRE NOUS.

ESPOIR EN DIEU.

Espère, enfant ! demain ! et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous !

V. H.

Un des derniers articles de l'*Étendard* en réponse à l'*Opinion Publique* vient d'être reproduit par la *Vérité*. Cet article résume assez bien les arguments mis de l'avant pour essayer de prouver le tort de ceux qui demandent des réformes scolaires. Il ne devrait pas être nécessaire d'y répondre: c'est d'une ineptie et d'une faiblesse indignes d'attention de la part de ceux qui raisonnent quelque peu. Pourtant, on me dit qu'il vaut mieux ne rien laisser passer sans protestation: c'est pour cela que je relève aujourd'hui les parties fortes, saillantes, de cet article que M. Tardivel trouve magnifique.

Je cite d'abord:

“ Il n'y a pas une seule école des frères, une seule école modèle, une école primaire même où l'on n'enseigne pas le français, l'anglais, la calligraphie, des notions d'histoire et de géographie du pays. A plus forte raison tout cela est-il enseigné dans nos collèges. Dans un grand nombre d'écoles, on enseigne la tenue des livres, la sténographie, la télégraphie et même la clavigraphie.”

Je ne conteste pas que l'on enseigne ces matières; mais on les enseigne mal, par des professeurs non qualifiés, et l'on ne les enseigne pas assez. Dans les deux et trois premières années de nos collégiens, l'on consacre au latin et au grec un temps énorme que l'on devrait consacrer presque exclusivement à l'enseignement du français, de l'anglais et des premières notions d'histoire, d'arithmétique, de géographie, etc., etc.. La réforme à faire n'est pas tant dans les sujets que dans l'amélioration des professeurs, des livres, du système et des programmes des cours.

En somme, faites faire à l'élève, dans les quatre premières années, un cours qui lui soit à la fois d'une utilité immédiate et suffisante s'il sort du collège, et une préparation parfaite à un cours classique s'il continue ses études pour les ordres sacrés ou les professions.

Mais citons encore:

“ Les écoles où l'on enseigne tout cela sont ouvertes à tous; elles sont très nombreuses, on en trouve sur tous les points de la province.

“ Que voulez-vous donc de plus ? ”

Ce que je veux de plus, c'est ce que demandent l'élite et la majorité de nos compatriotes. Je demande que, dans ces écoles nombreuses, qui constituent tout notre système d'enseignement; que, dans ces écoles où les parents placent leurs enfants moyennant finances et pas par charité; que, dans ces écoles qui excluent les écoles publiques sous le contrôle du gouvernement, les enfants reçoivent l'éducation que les parents veulent leur faire donner.

Je veux que les parents, qui soutiennent ces écoles de leur argent, reçoivent quelque chose en retour.

Je veux que les enfants, après trois, cinq, huit ans passés dans ces maisons, n'en sortent pas à moitié instruits, incapables, non qualifiés pour les luttes de la vie et avec la triste alternative ou de recommencer ou d'être, partout, toujours, des hommes inférieurs comme éducation.

Je veux enfin que, dans ces maisons, l'on enseigne véritablement, pratiquement et efficacement ce que l'on prétend enseigner, et que l'on remplisse sa part du contrat intervenu entre le père et l'institution qui assume la tâche d'instruire son enfant.

“ Le programme de ces écoles et de ces académies est très chargé, comme nous l'avons fait voir, trop chargé même, et les professeurs vous diront quelle peine ils ont à faire entrer toutes les matières dans leurs tableaux de la distribution du temps et du travail, quel peu de temps ils ont à consacrer à chacune d'elles pour n'en négliger aucune.

“ Et à ces programmes déjà partiellement suivis dans nos collèges classiques, vous voulez qu'on y ajoute l'étude sérieuse des langues mortes et tout ce qui constitue les humanités ? ”

Voilà justement où il faut une réforme. Les programmes sont trop chargés, et le résultat est que le tout s'embrouille, se mêle et se perd en bonne partie. Il faut changer les programmes; il faut refaire le système; il faut redistribuer les cours; car, sans cela, comme l'*Étendard* l'avoue, on est obligé de négliger les matières les plus importantes au bénéfice de plusieurs autres, hors de place dans le programme, où elles sont ancrées par tradition, comme les branches mortes qui déparent certains arbres et que le propriétaire s'obstine à ne pas voir ou à ne pas couper.

“ Vous confondez à dessein les écoles commerciales, les académies, les écoles modèles avec les collèges classiques.”

Voilà une curieuse chose, par exemple ! Quand on demande de montrer à parler, à lire, à écrire le français et l'anglais, etc., l'on nous répond que cela n'entre pas dans les études classiques ! Peut-on soutenir de telles absurdités en face de demandes aussi légitimes ?

“ Le système se continue et se continuera, pour le plus grand bien de tous.”

C'est ainsi que termine l'*Étendard*. Et la *Vérité* conclut dans cette opinion.

Eh ! bien, l'on me permettra de différer d'opinion là-dessus encore. Le système ne se continuera pas. Il y a un mouvement général, qui n'est aujourd'hui qu'agressif, qui sera hostile demain, si le clergé s'entête.

Cependant j'ai assez confiance dans l'intelligence du clergé pour croire qu'il ne s'obstinera pas longtemps dans le *statu quo*. Je tiens à lui voir conserver l'influence qu'il a exercée si souvent pour le bien de nos populations, et je sais que cette influence ne subsistera qu'autant que le clergé se tiendra en sympathie avec les classes dirigeantes et avec le peuple.

J'ai même lieu de croire qu'il prendra bientôt lui-même des mesures pour effectuer les réformes demandées. J'étonnerai peut-être M. Tardivel en l'assurant que trois évêques de cette province sont en faveur de réformes considérables ; que le ministre de l'éducation, M. Pelletier, est favorable à beaucoup de réformes ; que, dans toutes les parties de la province, nombre de prêtres endossent nos vues sur le sujet ; que les sept huitièmes de notre magistrature sont pour un changement radical dans le système d'enseignement, et que des centaines et des centaines de laïques de position élevée sont prêts à appuyer activement le mouvement, sous quelque forme qu'il se présente, pourvu qu'il ne soit pas hostile au clergé.

Mgr Dupanloup, le grand et saint évêque dont la mémoire vit impérissable parmi les gloires françaises, n'a pas fait d'œuvre plus grande que celle de la réforme des études en France. Un évêque canadien qui prendrait aujourd'hui la même œuvre en mains au Canada, — et j'ai raison de croire que cela se réalisera, — ferait acte du patriotisme le plus pur, le plus élevé et le plus intelligent.

Le révérend M. Nantel termine comme suit sa seconde lettre à M. Fréchette :

“ Vous déplorez le mauvais langage de nos collégiens ; je le déplore avec vous, sauf toutefois les exceptions à faire. Vous citez des faits nombreux ; je ne les conteste point. Vous nous donnez une longue liste d'expressions barbares usitées dans nos collèges ; je suis prêt à l'allonger encore, si vous le désirez. Je vous demande seulement de ne point faire porter toute la responsabilité de cet état de choses sur les directeurs et les professeurs de nos collèges.

“ Malgré leur bonne volonté et leur savoir-faire, ils se trouvent en face d'une jeunesse légère, trop souvent indocile et réfractaire à tout enseignement. Ils ont à se heurter — qu'on ne l'oublie point — à la routine, à des habitudes invétérées, à une apathie parfois incurable, à certains préjugés, à un étrange respect humain, etc.. Il n'en faut pas davantage pour expliquer l'insuccès total ou les minces résultats d'efforts même sérieux, habiles, persévérants.

“ Est-ce à dire pour cela qu'il faille renoncer à la lutte contre le mauvais langage, la mauvaise lecture, la mauvaise écriture ? Non, certes ; bien au contraire, il faut

l'activer et la généraliser davantage. Aussi vous pouvez croire, monsieur, que je ne manquerai pas de profiter de vos sages critiques pour insister plus fortement auprès de nos élèves et de nos professeurs et de les pousser avec plus d'ardeur encore à la réforme que vous réclamez à si juste titre.”

Voilà le langage d'un homme intelligent, d'un homme de cœur et d'un homme pratique.

J'ai déjà eu occasion de dire que l'enseignement au collège de Sainte-Thérèse se fait dans des conditions exceptionnelles. Ce n'est pas étonnant, quand un homme aussi distingué que le révérend M. Nantel dirige depuis des années les études dans cette institution. Ce n'est pas lui qui s'objectera jamais à prendre en bonne part des suggestions inspirées par le seul désir de voir progresser les intérêts de l'éducation.

Je comprends que l'abbé Bruchési a dû lutter avec énergie pour obtenir à Chicago un espace convenable pour l'exposition de la province de Québec, (branche de l'éducation). Nous aurons le même espace que la province d'Ontario, c'est-à-dire cent pieds sur soixante.

Rien ne sera épargné pour que notre province soit dignement représentée. M. l'abbé Bruchési est parfaitement qualifié pour la mission difficile qui lui est confiée. L'honorable M. Angers et M. L. P. Pelletier le secondent activement, et il sera donné au monde de pouvoir constater ce qu'il y a de bon dans la province de Québec. Et il y a beaucoup de bon, et, dans cette occasion où il s'agit de nous donner un crédit au dehors, l'on doit oublier les luttes intérieures, les dissensions, pour ne voir qu'une chose : le succès de l'exposition.

C'est une erreur de croire que cette exposition va encroûter nos gens plus avant dans l'idée que tout est parfait dans nos écoles et maisons d'éducation. Cette idée n'existe plus, heureusement, et le sentiment pour des réformes et des améliorations est assez prononcé pour que ces réformes s'opèrent avant longtemps.

Chaque chose a ses lieux et places : ne confondons pas la vigilance intérieure avec le dénigrement extérieur. Luttons ici pour perfectionner, luttons là-bas pour faire valoir. Les deux choses vont de pair, malgré une certaine apparence de contradiction.

N'est-il pas cruel de faire lever les enfants à cinq heures et demie le matin, dans nos collèges, l'hiver comme l'été ? Pourquoi ne pas fixer le lever à six heures l'été et six heures et demie l'hiver ? Personne n'y perdrait, et la santé des enfants n'en serait que meilleure. La législation devrait statuer à ce sujet.

Une lacune considérable dans la plupart de nos maisons d'éducation, c'est l'absence de bains et le peu de facilités qu'on donne aux élèves pour faire leur toilette. Il y a des élèves, et ils sont très nombreux, qui ne prennent pas un bain tous les trois mois. La conséquence est que la moitié des Canadiens ont horreur de l'eau. Il serait si facile de forcer tous les élèves à prendre un bain au moins une fois par semaine ! Mais pour cela, il faudrait en installer dans les collèges, et c'est ce qu'on ne fait pas.

Une autre réforme matérielle : pourquoi ne pas faire disparaître la hideuse redingote, avec ceinture et, parfois, avec *nerveux* blanches ? Ce costume est dispen-

dieux, est laid, donne une impression d'écrasement à ceux qui le portent et les rend ridicules aux yeux de ceux qui n'y sont pas habitués. Les jésuites ont le joli costume de rue, moitié militaire, moitié civilien. Pourquoi ne pas l'adopter partout ? Comparez les élèves des jésuites et ceux du séminaire, quand ils passent dans les rues de Montréal, et dites-moi s'il n'y a pas entre eux une différence énorme, toute à l'avantage des premiers.

Ce sont là des détails, me direz-vous; mais ces détails ont une importance qui échappe à bien des gens. Ce sont ces détails qui contribuent à la santé, à l'assurance personnelle, à la bonne mine et aux avantages extérieurs des individus. Et qui niera la supériorité incontestable que ces qualités donnent au point de vue de l'avancement dans le monde ?

Je lis ce qui suit dans la *Libre Parole* :

“ On a fait le reproche au clergé canadien — assez inconsidérément selon moi — d'avoir tenu la masse du peuple dans l'ignorance; probablement voudrait-on lui reprocher de n'avoir pas donné au peuple l'enseignement commercial et d'avoir négligé de propager la connaissance de l'anglais.

“ Dieu soit loué qu'il ne l'ait pas fait ! ”

Peut-on énoncer de telles hérésies ? Qu'on nous laisse au moins assez de sens commun pour savoir distinguer où est notre intérêt. L'intérêt bien entendu n'a jamais empêché personne d'être bon patriote, encore moins d'être intelligent.

On semble insinuer, en certains quartiers, que l'*Opinion Publique* a dit que les curés possèdent de grandes richesses. Ce n'est pas le cas : il s'agissait des capitaux accumulés par les institutions religieuses enseignantes, quand MM. Masson, Royal et leurs amis ont parlé des richesses du clergé.

L'*Opinion Publique* n'a jamais attaqué le curé de campagne, si ce n'est au sujet des charges que l'on impose dans certaines paroisses pour la construction d'églises et de presbytères extravagants.

Et qui nous contredira sur ce point ?

Au lieu de nier toujours, que quelqu'un d'autorisé entreprenne une polémique sur le sujet, et nous prouevons nos avancés par des faits nombreux et indiscutables.

Un *Campagnard* frappe d'estoc et de taille sur M. Fréchette, dans le *Courrier du Canada*, au sujet de la lettre de notre distingué compatriote au révérend M. Nantel. Pourtant ce dernier vient de reconnaître publiquement combien M. Fréchette a raison dans ses *sages critiques*. Pauvre campagnard, va ! Ne parle donc plus de choses aussi simples et aussi vraies : tu ne les comprends pas.

Un malheureux scribe de l'*Événement* s'est mêlé de vouloir expliquer la lettre de M. Fréchette à M. l'abbé Nantel; et, au lieu de rendre plus compréhensibles des choses parfaitement claires, il a tout embrouillé. Si bien que M. Fréchette a dû protester, dans une lettre où il montre le ridicule auquel on l'exposait en lui prêtant des explications qu'il n'a jamais données.

Le *Monde* publie un roman antichrétien. L'*Opinion Publique* n'a pas le sens catholique. La *Minerve* est une misérable feuille. L'*Électeur* est un atroce calom-

niauteur. Le *Trifluvien* sait parfaitement qu'il écrit des faussetés. Tous ceux qui parlent de réformes en matière d'éducation ne savent ce qu'ils disent.

Voilà quelques-unes des *opinions* de M. Tardivel, cueillies dans le dernier numéro de la *Vérité*. Cherchez maintenant par quel bout le prendre. Lui pourrait peut-être nous dire par quel bout il se prend.

M. Tardivel dit, dans la *Vérité* du 1er avril :

“ A la page 232, et encore à la page 240, il y a des polissonneries qu'un homme bien élevé ne voudrait pas répéter devant des dames et des jeunes filles.”

Il n'y a qu'un débauché ou un fou qui puisse trouver du mal dans les pages de l'*Opinion Publique* dont parle la *Vérité*. Si M. Tarvel n'est ni l'un ni l'autre, alors c'est un calomniateur. A lui de choisir.

“ Non, monsieur, cette exception pharisaïque : *non sum sicut ceteri homines*, ce n'est pas moi qui l'ai faite.”

Paroles du révérend M. Nantel, offertes en méditation au rédacteur de la *Vérité*.

La *Sentinelle*, qui évoque des souvenirs politiques pour en tirer parti contre l'honorable M. Angers, dit que M. Chapleau ne l'a pas invité, en 1879, à faire partie de son cabinet. Tout le monde sait que le contraire est la vérité, et je puis ajouter que la première visite de M. Chapleau, après avoir été appelé à former un cabinet, a été pour M. Angers, qui a positivement refusé, malgré de vives instances, de rentrer sur la scène politique.

Voici l'explication donnée par M. Foster au sujet du fameux traité de commerce avec la France :

“ La chambre doit se rappeler la déclaration que j'ai faite lorsque le projet du traité lui a été soumis, il y a une quinzaine de jours. Après avoir expliqué les termes de ce traité, j'ai dit que, vu quelques-unes des clauses qu'il contenait et que j'ai spécialement signalées, je ne me proposais pas d'en demander la ratification à la chambre. J'ai ajouté qu'une correspondance avait été engagée avec le gouvernement britannique et le haut-commissaire au sujet de ces clauses et autres conditions incluses dans ce traité et des conséquences qui pouvaient en résulter. Nous attendons maintenant le résultat de cette correspondance.

“ On a prétendu que le gouvernement, agissant autrement qu'il devait agir, avait causé de l'ombrage à Londres et à Paris. Je suis heureux de déclarer que ces allégations n'ont aucune vérité. Toutes les explications satisfaisantes de ce qui a été dit ont été données, et ni à Paris ni à Londres il n'existe aucun sentiment contre nous qui puisse justifier de semblables prétentions.

“ Le parlement ne sera pas appelé, cette année, à ratifier le traité. Au sujet de la clause de la nation la plus favorisée, le gouvernement peut dire qu'il n'a jamais eu l'occasion de l'accorder. Cette clause n'a pas été incluse dans les instructions données par nous et est entièrement en dehors de la volonté du gouvernement. Ce qui a donné lieu à cette clause est expliqué dans les documents transmis par sir Charles Tupper et soumis à cette chambre.

“ Je terminerai en déclarant que le gouvernement n'a voulu en aucune manière manquer de courtoisie envers la France.”

Cette explication n'explique rien, pas plus que les excuses de M. Foster à l'adresse de la France ne feront oublier sa brutale grossièreté. Le ministre des finances serait payé pour mettre les pieds dans le plat à chaque occasion qu'il ne réussirait pas mieux. Aussi s'est-il attiré les vertes remarques du chef de l'opposition, qui a été à la fois courtois et habile, sans doute pour faire ressortir plus fortement la gaucherie et les procédés incroyables de l'ancien maître d'école à qui on a eu le malheur de confier la politique fiscale du pays.

Les avocats de la couronne et de la défense dans la cause de la *Reine vs. Sheppard* ont fait toute une petite mise en scène, l'autre jour, pour protester contre un article du *Star*. La liberté de la presse existe pourtant dans ce pays, et il serait curieux de voir les journalistes muselés quand ils croient, dans l'intérêt public, devoir protester contre les décisions judiciaires. Le *Star* a été un peu vil; mais qui dira que ce n'est pas une disgrâce de voir échapper au pénitencier deux voleurs de grands chemins, qui faisaient ouvertement métier de piller les pauvres ouvriers sans ouvrage. Il n'y a pas de crime plus révoltant; il n'y en a pas qui appelle de châtement plus exemplaire. Et sans vouloir, en aucune manière, attaquer le caractère du juge qui a présidé dans cette affaire, il est permis de trouver qu'il a commis une grave erreur en n'appliquant pas aux coupables la plénitude du châtement pourvu par la loi.

L'incroyable nouvelle qui suit fait le tour de la presse:

"Chas. Brown, cocher de Toronto, a été condamné à \$ 2 d'amende hier pour avoir conduit une dame, dans sa voiture, le dimanche, contrairement au règlement municipal."

Cette nouvelle est vraie. Pour ceux qui ont vécu dans les centres protestants d'Ontario, elle n'a même rien de surprenant. Le puritanisme dans la province sœur est l'équivalent de la stupidité, et il y a chaque jour, là-bas, des faits qui le prouvent.

On s'attend que trente navires de guerre étrangers et quatorze navires américains prendront part à la grande revue navale qui aura lieu dans le port de New-York à l'occasion de l'exposition colombienne.

Les arbitres américains dans l'affaire de la mer de Behring sont allés saluer le président de la république française, et M. Carnot leur a fait rendre les honneurs militaires. Singulière réception à des gens chargés d'une mission de paix!

Le fameux Henry George a été refusé comme membre du jury à New-York parce qu'il a déclaré qu'il interpréterait la loi à sa manière et ne s'occuperait pas de l'opinion du juge. C'est un moyen nouveau et très efficace de se débarrasser d'une corvée aussi ennuyeuse que peu rémunérative.

La commission administrative des hospices et hôpitaux de Marseille a voté la laïcisation des hôpitaux civils. Les sœurs infirmières ont été remplacées par des garde-malade laïques, hommes ou femmes, d'après les besoins du service, dans les différentes salles. Cette résolution des autorités a causé de vives protestations de la part des catholiques.

Un protestant célèbre, lord Fitz-William, a résumé ainsi, dans ses *Lettres d'Atticus*, ses observations sur la confession:

"La vertu, la justice, la morale doivent servir de base à tous les gouvernements. Il est impossible d'établir la vertu, la justice, la morale sur des bases tant soit peu solides sans le tribunal de la pénitence, parce que ce tribunal, le plus redoutable de tous les tribunaux, s'empare de la conscience des hommes et la dirige d'une manière plus efficace qu'aucun autre tribunal. Or, ce tribunal appartient exclusivement aux catholiques romains. Il est impossible d'établir le tribunal de la pénitence sans la croyance à la présence réelle, principale base de la foi catholique romaine, parce que, sans cette croyance, le sacrement de la communion perd sa valeur et sa considération. Les protestants approchent de la sainte table sans crainte, parce qu'ils n'y reçoivent que le signe commémoratif de Jésus-Christ. Les catholiques, au contraire, n'en approchent qu'en tremblant, parce qu'ils y reçoivent le corps même de leur Sauveur. Aussi, partout où cette croyance fut détruite, le tribunal de la pénitence cessa avec elle, la confession devint inutile, comme partout où cette croyance existe la confession devient nécessaire; et ce tribunal, qui se trouve nécessairement établi avec elle, rend indispensable l'exercice de la vertu, de la morale. Donc, comme je l'ai déjà dit, il est impossible de former un système de gouvernement quelconque qui puisse être permanent et avantageux à moins qu'il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine. Voilà donc la solution de la question la plus importante, après celle de l'immortalité de l'âme, qui puisse être présentée aux hommes: quel est le meilleur des gouvernements? Et plus on l'étudiera, plus on verra que cette croyance à la présence réelle s'étend non-seulement sur tous les gouvernements, mais sur toutes considérations humaines; qu'elle en est comme le diapason, et qu'elle est, par rapport au monde moral, ce qu'est le soleil par rapport au monde physique: illuminans omnes homines."

Nous recevons la lettre suivante:

M. le secrétaire de l'*Opinion Publique*, Montréal.

Monsieur, notre littérature nationale est stagnante. Nos vieux, comme nos jeunes écrivains vivent dans une indolence parfaite parce que leurs travaux ne sont pas rémunérés, parce qu'un effort collectif n'est pas tenté pour la sauvegarde de leurs intérêts.

Une société de gens de lettres canadienne-française remédierait à cet état de choses, en ce sens qu'elle s'occuperait de faire modifier les lois concernant les auteurs et empêcherait le pillage éhonté des journaux et auteurs français. Elle forcerait nos journaux canadiens à s'alimenter dans le pays. Enfin, une foule d'autres raisons trop longues à énumérer, mais que vous connaissez sans doute, font que cette société est devenue indispensable.

Il me semble qu'il appartiendrait à l'*Opinion Publique* de se mettre en tête d'un tel mouvement, qui lui vaudrait et la reconnaissance des écrivains et celle des patriotes qui ont à cœur le progrès.

Je demeure, monsieur,

Votre plus humble lecteur,

E. Z. MASSICOTTE.

Sainte-Cunégonde-de-Montréal.

M. Massicotte a cent fois raison: il y a longtemps que le besoin d'une telle société se fait sentir, et tous ceux qui ont à cœur l'avancement intellectuel du pays de-

vraient donner leur concours à la formation de cette association. Pourquoi les journalistes canadiens-français de Montréal ne se réuniraient-ils pas pour discuter ce projet et voir ce qu'on en peut faire sortir ?

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine la suite de l'intéressante étude de M. d'Outremont : *Dans le monde des esprits.*

SILHOUETTES PARLEMENTAIRES.

A. O. AUGÉ, M.P.P..

C'est un vaillant et un sincère — trop sincère pour notre politique qu'il a la prétention de retourner, de disséquer et de désosser comme il fait des témoins de cour d'assises. — Quelle désillusion il a éprouvée le jour où les premiers spécimens législatifs lui sont tombés sous la main ! — Partir pour renverser les montagnes et ne rencontrer que des moulins à vent : c'est l'effet qu'a dû lui produire la lutte en champ très clos qui se fait dans nos hautes sphères parlementaires. — Il s'était avec soin tenu à l'écart de ces piteuses réalités jusqu'au jour où, comme tant d'autres, il se laissa forcer la main pour le plus grand bien d'une population qui ne veut pas se défendre. — Élu facilement *malgré son mérite*, il eut le tort de se croire envoyé à Québec pour faire quelque chose de durable. — Que venait-il gâter avec de pareilles idées ? — On lui fit bien voir qu'il se trompait. — À Québec, on siège, mais on ne gouverne pas. — Parler de conseil législatif, de taxes, d'ouvriers : — anachronisme ! — Il se console, car c'est un philosophe, très sceptique, comme tant d'autres. — On le dit quinteux, les méchants disent bilieux ; c'est sans doute une erreur, mais elle ne lui cause pas de tort. — Il y a des gens à qui cela ne va pas mal, cette petite auréole d'intransigeance sociale. — Enfin, il n'est pas toujours commode à manier et souvent il faut y regarder à deux fois pour trouver sa meilleure extrémité ; par exemple, il ne pardonne guère à ceux qui se trompent de bout. — On dit qu'il a la mémoire longue. — Ses amis ont été un peu désappointés qu'il n'ait pu faire davantage : ils s'attendaient au déboulonnage complet du castorisme, et le castorisme vit encore. — Cependant nous serions fort surpris s'il ne lui cassait pas les reins, car il y est bien décidé, et quand il veut, il veut bien. — Type accentué, physionomie énergique, avec une certaine teinte de dégoût général, le plissement de bouche de l'homme ennuyé ; les yeux sont vifs, perçants, menaçants même ; le geste est saccadé, autoritaire ; l'air est régulièrement le même dans le travail et la discussion : toujours l'air *en sacre*. Pourtant il n'en est rien : c'est un excellent garçon, très serviable, — en cachette, par exemple : il serait furieux si on le lui disait et il le nierait *mordicus*, car il tient à passer pour méchant. — Comme partisan politique, c'est un irrégulier, un partisan déplorable. — Il ne comprend rien à la discipline du parti et fait le désespoir des vieux bonzes de l'irrédentisme conservateur. — Sera ministre quand notre système politique sera changé et que nos politiciens se seront émancipés. — D'ailleurs, cette perspective ne le hante pas trop ; il attend, tout en gémissant sur l'instinct à la Panurge qui règne dans notre population. — Pour se consoler, il a ses succès au barreau, qui lui rapportent de très beaux revenus et lui plaisent autrement mieux que les triomphes parlementaires.

TOUCHATOUT.

AVRIL.

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse ;
Il voit même sans allégresse,
Hirondelles, votre retour ;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir,
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi, ce spleen a trop duré,
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

Mais, depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'avril
Je m'abandonne et me confie.

Depuis qu'un regard bien-aimé
A fait refleurir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de mai.

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux,
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

FRANÇOIS COPPÉE.

À PROPOS D'ÉDUCATION.

M. Fréchette à M. l'abbé Baillargé,
supérieur du collège de Joliette.

PREMIÈRE LETTRE.

Monsieur l'abbé,

Qu'est-ce que cela veut donc dire ?

Quand, d'un bout du monde à l'autre, tous les hommes d'intelligence et de progrès s'évertuent à trouver les moyens de rehausser le niveau de l'instruction publique, chez nous, à la fin du XIXe siècle, en pleine Amérique démocratique, c'est, à votre avis, un crime d'insinuer que les études seraient plus complètes si l'on enseignait à parler correctement, à bien lire, avec un peu de calligraphie.

Et c'est pour avoir suggéré quelques améliorations sous ce rapport que je me vois aujourd'hui en butte à vos traits malveillants ; car ils sont malveillants, vos traits, monsieur l'abbé.

Si obtus qu'ils soient, ils n'en ont pas moins la prétention — où la prétention va-t-elle se nicher ? — d'être méchants, vos traits.

Remarquez que je ne dis pas malins : il y a une nuance.

Oui, vos traits, monsieur l'abbé, ont la prétention d'être méchants — on passe des fantaisies aux enfants. Mais ce sont vos traits seulement, car, quant à vous, vous êtes un oint du Seigneur, et — j'en ai déjà fait quelque épreuve — un oint du Seigneur est toujours pénétré, imprégné, saturé de l'onction sainte qui doit caractériser les ministres de celui qui disait : " Je suis doux et humble de cœur. "

Ce qui m'a mérité cette mercuriale ou plutôt cette averse d'eau peu propre, c'est mon immixtion intempes-

tive dans une chose où, paraît-il, mon ignorance me défendait d'avoir aucune affaire.

Un Philistin comme moi parler d'éducation, n'est-ce pas le dernier mot de l'outrecuidance ?

Un père de famille s'inquiéter de ce qu'on peut enseigner à ses enfants, lorsque vous êtes là, monsieur l'abbé Baillargé, pour surveiller la chose, n'est-ce pas le renversement de tous les principes ?

Où sont mes grâces d'état ?

Où est ma soutane ?

Moi qui n'ai jamais touché un goupillon de ma vie, comment puis-je avoir le front de parler d'enseignement pratique ?

Aussi, monsieur l'abbé Baillargé, vous qui êtes, sur ces matières, la compétence en personne, vous qui connaissez bien mieux que moi ce qu'il faut à mes enfants, qui avez reçu par intuition tous les dons de l'Esprit — je veux dire tous les dons de l'Esprit-Saint, car ici aussi il y a une nuance à observer — vous savez me remettre à ma place avec une virtuosité qui donne la plus haute idée de votre humilité chrétienne, et surtout de cette bonne éducation dont vous semblez vous constituer l'apôtre.

Reproduisons quelques-unes de vos aménités apostoliques :

“ Vous parlez en l'air de choses que vous ne connaissez pas... Vous parlez au hasard ” (avec un *s*: c'est moins académique, mais c'est sans doute plus orthodoxe).

“ Vous êtes de ceux qui croient qu'avec de l'audace on peut tout dire... ”

“ Nous en savons plus long que vous, monsieur Fréchette ! ”

“ Vous jetez du ridicule sur des maisons que vous ne connaissez guère... sur un système que vous ignorez en grande partie... ”

“ Incongruités... fadaïses... vermine !... ”

“ C'est *indigne et ridicule*. ”

“ M. Fréchette se contredit *lui-même*. ”

Lui-même, vous comprenez bien !

“ *Iniquitas mentita est sibi*. ”

Au fait, ne fallait-il pas saupoudrer le salmigondis d'un peu de latin ? L'huile sacerdotale qui suinte.

Eh ! bien, monsieur l'abbé, vous allez être sans doute surpris d'une pareille impudence de la part d'un misérable laïque qui ne sait pas ce que c'est que l'éducation ni l'instruction ; mais je me suis mis en tête, si indigne que je sois de tout rapport avec une auguste personnalité comme la vôtre, de mettre la main à la plume pour vous faire assavoir de mes nouvelles, qui, — malgré l'éreintement que je dois à votre incontestable savoir-vivre, — sont encore très bonnes, Dieu merci !

Loin de moi la prétention d'exhiber les allures conquérantes que l'enseignement de la théologie morale et dogmatique semble, dans certains quartiers, donner à certaines âmes bien disposées.

J'ose seulement — incliné dans l'attitude pleine d'humilité et de componction que ma qualité de méprisable homme marié m'impose — élever une voix trop hardie sans doute, pour répondre à votre semonce par quelques observations aussi timides que peu cléricales.

Si vous me permettez cela, je m'engage en retour à veiller avec un œil de lynx sur la moindre de mes expressions.

Différent des anciens apôtres qui enduraient patiemment les injures, et ne vous préoccupant guère du précepte qui enjoint aux souffletés de présenter l'autre joue, vous êtes, au moins sous ce rapport, un homme de votre siècle ; et il est bon pour nous, pauvres vulgai-

res, de ne pas oublier que, suivant l'expression du poète, nous sommes toujours, devant la hiérarchie, “ comme si nous n'étions pas ”, excepté toutefois quand il s'agit de recevoir des écrivains.

J'ai la mémoire trop bonne pour m'exposer à un procès criminel comme celui que vous avez intenté à un confrère journaliste qui avait porté l'irrévérence jusqu'à affirmer que vous n'étiez pas un aliéné ordinaire, mais bel et bien un asile à vous tout seul.

Je répudie d'avance toute expression de ma part pouvant donner à entendre que vous êtes extraordinaire en quoi que ce soit.

Si vous êtes quelque chose, n'importe sous quel rapport, je suis prêt à admettre d'emblée, pour vous faire plaisir, que vous l'êtes d'une façon ordinaire. C'est suffisant pour désarmer votre noble et évangélique courroux, n'est-ce pas ?

A propos, j'ai même eu l'occasion de prendre votre défense — de *prendre votre part*, comme on dit au collège — l'autre soir, à Québec.

Une dame qui, par gageure sans doute, avait lu vos *Coups de crayon*, disait :

— Mais c'est un imbécile, cet écrivain-là !

Elle oubliait qu'elle parlait d'un abbé.

— Prenez garde, madame ! lui dis-je. Si vous prétendez que M. l'abbé Baillargé est un imbécile, ne manquez pas d'ajouter le mot *ordinaire*, car il serait capable de vous traduire en police correctionnelle. Il est intraitable sur la question.

Vous voyez que nous sommes entre amis.

Je n'ai, du reste, aucune objection à déclarer solennellement — autant qu'une déclaration de laïque peut être solennelle — que vous n'avez aucunement les proportions d'un asile.

Seulement, étant en présence d'un personnage simultanément supérieur et directeur d'un collège classique et d'un séminaire, qui est censé y enseigner la rhétorique et la théologie, qui rédige entre temps quatre journaux : *l'Étudiant*, *le Couvent*, *la Famille* et *le Bon Combat*, ce qui ne l'empêche pas de publier des livres sur la littérature, l'économie politique, les verbes irréguliers et l'influence des eaux salines sur les rognons et les intestins, — vous l'admettez — si je ne dois pas vous confondre avec un asile, je ne puis guère m'empêcher de vous considérer un peu comme une institution.

Et c'est justement comme institution, monsieur l'abbé, que je vous demande la permission de vous traiter pour l'instant.

Vous voyez que, pour un profane, j'ai assez le don de m'insinuer et de prendre les grands hommes par leur faible.

Donc, en ce temps-là, moi, laïque incorrigible, déjà mal noté pour m'être proclamé républicain — c'est-à-dire deux fois publicain — une quinzaine d'années avant Léon XIII, j'étais sorti sans vergogne de mes attributions pour donner mon avis sur un point d'enseignement qui me paraissait important.

Le chef d'un collège éminent de la province crut devoir réclamer pour sa part.

Et nous échangeâmes quelques lettres courtoises où l'honorabilité, les intentions et l'intelligence furent respectées de part et d'autre.

Étant du même âge peut-être, ayant chacun acquis certaines connaissances dans les sphères respectives où nous avions gravité, nous crûmes qu'un échange d'idées entre nous ne pouvait qu'être profitable à l'un et à l'autre.

C'est au moins ce que M. l'abbé Nantel a paru com-

prendre. J'en ai été flatté, et je ne lui ai pas ménagé ma main largement ouverte.

Mais cela ne faisait pas votre affaire, à vous, monsieur l'abbé, qui vous êtes constitué gardien de l'arche d'alliance et le défenseur attitré des vrais principes.

Vous vous êtes dit : "Voilà un des nôtres qui agit tout bonnement comme un monsieur, cela n'est pas tolérable. Il va gâter la sauce. Nous sommes compromis. Vite, à la rescousse! ou l'abomination de la désolation est dans le lieu saint!"

Et vous me tombez dessus, "que c'est comme une bénédiction."

Par exemple, je vous soupçonne de jouer double jeu. Je vois bien la dent — elle est visible, Dieu merci! — une dent canine que j'aimerais à voir examinée par le bon Pasteur; mais je me demande si cette dent onctueuse est plus dirigée contre moi que contre M. l'abbé Nantel.

En tout cas, cher professeur de tant de choses, si vous tenez rancune au distingué supérieur du collège de Sainte-Thérèse pour l'appréciation trop flatteuse qu'il a faite de votre monumental traité d'économie politique, je vais faire en sorte — ne serait-ce que pour reconnaître sa courtoisie — de détourner un peu les coups de dents de mon côté, si vous n'y avez pas trop d'objection.

Que votre charité pascale ne s'en alarme pas: je suis habitué à ces orages; et ce qui pourrait peut-être faire de la peine à M. Nantel me laissera, moi, d'une froideur aussi indigne que ridicule.

J'ai déjà souvent eu affaire à la gent sacro-politique, et ses douches, qu'elles tombassent de la chaire ou des journaux — admirez mon endurcissement! — ne m'ont jamais plus fait d'effet qu'une goutte d'eau sur l'aile d'un canard.

Mais j'y songe, monsieur l'abbé, vous allez probablement trouver mon préambule un peu long, comme celui de ma lettre sur l'exposition scolaire des Frères des Écoles chrétiennes: je me hâte de vous détromper.

M'étant permis de vous considérer comme une institution, je me suis imposé en même temps le devoir de vous traiter comme une institution.

C'est dire que si mon préambule vous paraît trop étendu, vous serez forcé de modifier votre avis, quand vous aurez vu le reste.

Attendez, vous me fournissez gratuitement l'occasion de dire bien des choses, monsieur l'abbé, n'allez pas croire que je sois homme à la manquer.

Tant d'autres voix se taisent qui brûlent de parler, tant de plumes voudraient écrire qui sont paralysées; je ne puis que bénir cet empressement aveugle qui me met sous la main un agresseur impoli et méchant, dont la suffisance fatigante a depuis si longtemps besoin d'une verte leçon, et qui me force, pour ainsi dire, à mon corps défendant, de porter le bistouri dans certaines plaies qui rongent notre société et qui sont en train de compromettre irrémédiablement notre avenir national, si les hommes de cœur et d'action ne se donnent la main pour réagir.

Non, monsieur l'abbé, mon préambule n'est pas trop long, car j'ai décidé — vu l'importance du sujet qui m'a valu votre avalanche de pichenettes — de vous consacrer quelques lignes tous les vendredis jusqu'aux vacances. Et, je vous le promets — que vous alliez passer celles-ci aux sources de Saint-Léon ou ailleurs — vous n'aurez pas besoin d'écrire un nouveau livre pour communiquer au public l'intéressant état chronologique de vos intestins. Les lecteurs sauront à quoi s'en tenir.

Et n'allez pas croire, vu le ton léger de mon exorde, que le reste sera toujours amusant.

Pour les autres, peut-être; pour vous, je me garderais d'en répondre.

Je vous réserve des surprises, monsieur l'abbé; des surprises qui vous feront regretter d'avoir gratuitement attribué des intentions inavouables à un citoyen qui ne demande qu'à fournir devant Dieu sa quote-part d'énergie et d'expérience dans les efforts que tous les hommes de bonne volonté doivent faire en faveur d'une cause aussi vitale que celle de l'éducation.

Si les coups — et par malheur il n'en peut guère être autrement — ricochent un peu sur certains de vos confrères, ceux-ci ne devront pas s'en prendre à moi, mais à la corneille qui s'est mêlée d'abattre des noix, sans se demander — comme une corneille qu'elle est — sur quelles têtes ces noix pourraient tomber.

Vous mettez déjà de mes amis en cause, en disant que je viens "jeter du ridicule sur des maisons que je ne connais guère plus que pour les politesses que j'y ai reçues."

Passons sur le *guère plus que pour* (style classique et grammatical en honneur, je suppose, au collège de Joliette) et veuillez prendre ceci en note, monsieur l'abbé Baillargé:

Je sais de quel collège vous voulez parler.

J'y ai reçu non-seulement des politesses qui ne m'ont jamais été reprochées, mais j'y ai reçu aussi quelque savoir — qui aurait pu être plus considérable si mes talents et ma docilité l'eussent permis.

Pour ce qui est des politesses, monsieur l'abbé Baillargé, j'ai reçu là simplement ce que tout le monde y reçoit, car la politesse et la cordialité sont traditionnelles dans ce bon vieux collège que Dieu bénisse!

Peut-être la politesse est-elle traditionnelle aussi dans le collège de Joliette. En tout cas, personne de ceux qui ont lu vos écrits, monsieur l'abbé, ne prétendra qu'elle y est universellement pratiquée.

Quant à l'enseignement, monsieur le savant écrivain, les professeurs du collège de Nicolet ont pu tomber dans la faute que je reproche aux autres en ne surveillant pas assez le langage de leurs élèves; mais assurément aucun d'eux n'oserait jamais écrire et encore moins publier ni la phrase que je viens de citer, ni celle-ci:

"Nous avons entendu plus de prêtres que M. Fréchette, nous avons rencontré chez l'immense majorité une lecture très convenable."

Rencontrer une lecture!... oh! la la!...

Il faut absolument être supérieur du collège de Joliette, parler au nom du clergé enseignant et se proclamer porte-drapeau des études classiques telles qu'on les pratique au Canada pour trouver le moyen de *rencontrer une lecture!*

Voilà un tour de force, ou je n'y entends rien.

Mais ce n'est pas tout, allez! Je vais vous en faire voir bien d'autres, monsieur l'abbé. On peut en servir au choix des amateurs.

Il n'y a pas cinquante ans de cela, un M. Castonguay, un prêtre, un homme comme vous, un homme aux vrais principes, professeur de rhétorique au petit séminaire de Sherbrooke, se permit d'écrire une lettre très cavalière à un journaliste distingué de Québec.

La lettre fut publiée, et un cocher, un élève des Frères et un instituteur de campagne signalèrent *neuf fautes de français* dans la première phrase seulement!

Et il n'y a pas à dire, elles y étaient fort bien en blanc et en noir, les neuf fautes, monsieur l'abbé. C'était là un exploit dont vous seul peut-être pourriez disputer la pal-

me ; mais elles y étaient. Je les ai comptées avec le sentiment de profonde humiliation que j'éprouve en lisant vos ouvrages.... les ouvrages d'un de ceux qui se chargent d'instruire notre jeunesse et se prétendent le boulevard de notre nationalité française !

Or qu'arriva-t-il ? Peu de jours après, un grand nombre d'élèves avaient été retirés du collège, deux autres professeurs offraient leur démission ; et, devant un éclat de rire universel dans le pays, le savant professeur dut prendre ses cliques et ses claques, boucler ses malles, pour aller, à titre de vicaire, dans une paroisse quelconque, se donner le loisir d'étudier la petite grammaire de Lhomond.

Eh ! bien, permettez-moi de vous dire en terminant ce préambule, monsieur l'abbé, que si, dans quelques semaines, vous n'êtes pas appelé à prendre à votre tour une retraite aussi avantageuse pour vous que pour vos élèves, c'est que la *baillargerie* de Joliette est beaucoup moins fière que le collège de Sherbrooke.

Il y a, du reste, me dit-on, une différence marquée entre les supérieurs des deux institutions.

A vendredi prochain, monsieur l'abbé.

LOUIS FRÉCHETTE.

AHMÈD - VEFIK.

Il y a deux ans, la tombe se fermait sur les restes d'un grand homme d'État qui fut à la fois un brave général, un philologue célèbre et un polyglotte distingué : le pacha turc Ahméd Vefik. C'est si rarement qu'il nous arrive d'avoir à signaler des œuvres utiles entreprises par les Mahométans de nos jours, que nous croyons faire une œuvre agréable à nos lecteurs en dessinant à grands traits la silhouette de cet homme remarquable.

Né à Constantinople, en 1818, d'une noble et antique famille, il fit ses études classiques à Paris, partie à l'institution Hortus, partie au lycée Saint-Louis, et il s'y montra doué d'une perspicacité extraordinaire et d'une très heureuse mémoire. Il fut, à son retour, créé interprète de la Sublime Porte et publia le premier *Salmâmé* (almanach) de l'empire, une œuvre pleine d'érudition et de saine critique. C'est là que commence sa vie politique. En 1851, comme commissaire impérial dans les provinces danubiennes, et ensuite, comme envoyé extraordinaire en Perse, il rendit des services signalés à son gouvernement, en réorganisant ces provinces et en empêchant l'union de la Perse avec la Russie. Depuis 1855, il fut successivement conseiller d'État, membre du conseil de la guerre et du *Tansimât* (réformes), ministre de la justice, ambassadeur en France, représentant de la Sublime Porte pour les affaires de Syrie, envoyé extraordinaire dans l'Anatolie, mission délicate dans laquelle son esprit d'équité, son énergie et son habileté surent triompher de tous les obstacles. Jamais il ne trahit son devoir : aussi monta-t-il de dignité en dignité jusqu'à la position de grand vizir, laquelle, on le sait, est la plus haute dans l'empire turc après celle de sultan.

Malgré ces charges absorbantes, Ahméd Vefik fut un philologue et un polyglotte remarquable. Grand amateur de sa langue maternelle, il publia le premier et meilleur dictionnaire turc, (*Lehgei Osmani* ou dictionnaire ottoman), et il ne cessa de le perfectionner dans la suite : ce dictionnaire atteste chez lui une connaissance approfondie des meilleurs auteurs arabes, turcs et per-

sans. Il savait très-bien le français, l'allemand, l'anglais, l'italien et le latin, et il dota son pays d'une traduction des plus belles productions de Molière, de Schiller et de Shakespeare, en adaptant les caractères au génie national des Turcs. Cette traduction lui valut les applaudissements de tous les lettrés de son pays.

Nous ne pouvons le faire bien connaître dans un article. Quelques traits de sa vie le montreront tel qu'il fut.

Quand il était grand vizir, on lui annonça la visite d'un pauvre, frustré par un homme riche d'une somme qu'il lui devait. Ahméd Vefik manda cet homme, qui fait atteler de suite et accourt. Il le laisse attendre et donne l'ordre à un de ses domestiques d'aller vendre sa voiture et de lui en apporter le prix. Pendant qu'il l'entretenait cordialement, son domestique revient avec le prix de la voiture. Alors, se tournant avec dignité vers son visiteur, Ahméd Vefik lui dit qu'il connaissait sa dette et que, comme sa voiture lui était moins nécessaire que la somme due par lui ne l'était à son pauvre créancier, il l'avait fait vendre ; et, ce disant, il congédia son interlocuteur ahuri.

Pendant son séjour à Téhéran comme ministre plénipotentiaire, il apprit, un jour, que le shah furieux cherchait un de ses cousins afin de le mettre à mort. Aller chercher le malheureux, lui donner asile dans son palais et le sauver furent sa première pensée. Revenu à lui-même, le shah reconnut ses torts et alla en personne remercier Ahméd de lui avoir épargné un crime.

Il n'était pas moins franc que généreux de caractère. Un jour qu'il fut reçu par Napoléon III avec tout le corps diplomatique, l'empereur lui dit que c'en serait bientôt fait de l'empire ottoman. Touché au vif, Ahméd lui répondit : "Majesté, je ne sais pas lequel, de l'empire turc ou d'un autre empire, est plus près de sa ruine." Napoléon, indigné, lui tourna le dos. Ahméd avait été prophète.

Il croyait en un seul Dieu et faisait chaque jour sa prière. Toujours, disait-il confidentiellement un jour, il avait voulu faire le bien, en servant son pays. Il avait la polygamie en horreur, laquelle, du reste, est tolérée par le Coran, et il n'eut lui-même qu'une femme. Il prouva bien, une fois, son respect pour la sainte Bible dans une séance académique à Paris. Quelqu'un s'étant levé pour prouver, par des siens calculs chronologiques, que la reine de Saba ne pouvait être qu'un personnage fabuleux, Ahméd ne put se contenir et, au milieu de la stupeur générale, prouva à l'évidence l'ignorance du très célèbre discoureur.

Dans les dernières années de sa vie, il se retira dans une jolie résidence qu'il possédait sur le Bosphore et se livra entièrement à la composition d'ouvrages utiles pour ses compatriotes et à l'instruction des petits enfants. Le R. P. Paoli, un jésuite, auteur d'un dictionnaire turc-français, était un de ses visiteurs habituels et un de ses meilleurs amis. Il passait bien des heures du jour dans sa riche bibliothèque. Lorsque la mort vint, elle le prit travaillant à un manuel de botanique en langue turque.

Sa perte fut déplorée par l'État qui le vénérât comme un oracle vivant, par les savants qui le tenaient en haute estime, et surtout par ses amis qui, à cause de son grand sens moral, l'avaient surnommé le *Caton de Rummeli-Hissar*.

VECCHIO.

SOUS BOIS.

Un revenant ! Y songes-tu ?
Ici ? dans un sentier battu !
Qui t'a fait ce conte, ma chère ?
Le temps est loin où les tombeaux
Laisaient aux morts, las du repos,
Le droit de rôder sur la terre.

Et ce revenant indiscret
A révélé notre secret
Tout au long hier, à la veillée,
De sorte que tu n'oses pas
Égarer de nouveau tes pas
Comme autrefois sous la feuillée ?

Oui, maintenant il m'en souvient,
Par le sentier d'où l'on revient
De ce bois qui dort à mi-côte,
Nous avons vu, c'était le soir,
Je ne sais quel fantôme noir
Glissant dans la clairière haute.

Au fait, l'avons-nous très bien vu ?
Faisons la part de l'imprévu :
Nous nous croyions seuls sur la route ;
Mais que de démons trop humains
Courent souvent par les chemins !
Pour entendre, il faut qu'on écoute.

Or, je ne sais pas, mais je crois bien
Qu'on a vu ton bras sous le mien,
Quand nous partîmes du village,
Et les jaloux de ta vertu,
— Ils sont nombreux, l'ignores-tu ? —
Auront guetté notre passage.

Allons, sèche tes jolis yeux ;
Quand même on saurait en tous lieux
Mon amour, jamais m'en cachai-je ?
Oui, je t'aime, ma belle enfant,
Et surtout j'aime follement
Ton col blanc, plus blanc que la neige.

J'aime l'éclat de ton regard,
Soit que tu laisses au hasard
Tomber de ta brune paupière
Un sourire chaste ou moqueur,
Soit que tu m'y montres ton cœur
Baigné dans des flots de lumière.

Ne tremble pas ; le revenant
N'est plus à craindre maintenant ;
Car j'irai dire à la veillée,
Ce soir, ce qu'il y disait hier.
Jusque-là, reste prendre l'air
Avec moi dessous la feuillée.

LE SERVICE DIPLOMATIQUE AMÉRICAIN.

Il y a des gens parmi nous qui croient que la république américaine pourrait facilement se dispenser de son service diplomatique auprès des grandes et petites puissances étrangères sans que cela entraînant aucune difficulté pour le gouvernement, ce qui, en même temps, réduirait de beaucoup son budget régulier.

Ces gens-là prétendent que le pays n'a pas besoin d'être représenté comme les vieilles nations d'Europe, et que moins l'on s'occupera de diplomatie, plus les États-Unis s'en sentiront bien.

D'un autre côté, plusieurs prétendent que le système établi est nécessaire si on veut maintenir des relations commerciales et amicales avec des pays qui ne veulent aucun mal à la grande république.

Quelle que soit la valeur des arguments de ceux-ci ou de ceux-là, il est indéniable qu'il existe aujourd'hui un service diplomatique.

Mais est-il bien à la hauteur de la situation ?

Si l'on compare les représentants américains à l'étranger à ceux des vieux pays versés dans l'art de la diplomatie, ils sont évidemment arriérés et tout ne dépend que du système.

En Europe, on ne naît pas diplomate, et on ne le devient pas sans avoir fait ses preuves.

Il y a longtemps que les vieilles nations ont compris toute la valeur de cette institution, et comme on n'a fait que les singer, on devrait tâcher de les imiter dans la perfection des détails.

Il n'y a pas un seul pays en Europe où, pour devenir ambassadeur ou ministre à l'étranger, on ne passe par toute une série de transportations ou plutôt tout un système graduel de promotions.

On se prépare à être diplomate comme ailleurs on étudie pour entrer dans le service civil.

On est d'abord secrétaire d'ambassade, puis consul dans de petits ports, puis ministre dans des consulats d'ordre secondaire, puis ambassadeur.

C'est toute une étude, tout un système ; c'est un véritable "traînage." On n'est promu que graduellement, suivant ses capacités et, quand on devient véritablement ministre, la leçon est toute apprise et l'éducation, lente si l'on veut, a porté ses fruits.

Quand même le parti dominant succomberait, aucun changement n'est fait ; le cours d'études se continue.

Les futurs diplomates forment un corps à part et personne ne songe à interrompre leurs études.

Aussi, quand un gouvernement européen envoie un représentant attiré à quelque cour d'Europe ou auprès d'un gouvernement plus libre, il est assuré que son délégué est à la hauteur de la position et que, ayant été en dehors des tergiversations possibles, il est patriote d'abord et quand même.

De plus, il est brisé au métier — car c'en est un tout autre — et ses services seront plus appréciables et plus appréciés.

Et pour faire face à ces diplomates "traînés," la république américaine change ceux qu'elle a envoyés, non initiés à cette nouvelle école et qui sont à la veille de le devenir par leur expérience, pour d'autres qui ont encore leur leçon à apprendre.

Elle choisit de préférence un rentier ou quelque manufacturier chanceux dont le seul titre est de pouvoir "recevoir convenablement parce que sa bourse est bien garnie."

Elle a tort.

Où le système est bon, ou il est mauvais.

Si l'on peut se dispenser, au double point de vue de l'honneur du pays et de l'extension régulière de notre commerce, d'avoir des représentants attirés auprès de tel ou tel pays, tant mieux !

S'il faut, pour représenter la plus grande république du monde, des ministres à l'étranger, pourquoi les créer du jour au lendemain et les jeter ainsi sans expérience au milieu de gens, non pas plus fins qu'eux, mais auxquels l'expérience et une étude progressive ont appris des détails que ces hommes très intelligents ignorent ?

D'un jour à l'autre, il peut survenir des complica-

tions, — on en a eu des preuves frappantes, — et alors quelle piètre figure !...

Il faut des représentants américains à l'étranger et il est plus que temps que l'on opère un changement radical dans le système afin d'élever les jeunes gens qualifiés à ces hautes missions dans la voie de la diplomatie où ils pourront plus tard être d'une utilité incontestable dans le service diplomatique.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

GEORGES DELFOSSE.

M. Georges Delfosse est né au rapide Saint-Henri-de-Mascouche, le 8 décembre 1869. Son père, M. Mélaïne Delfosse, mort il y a quelques années, fut d'abord marchand, puis agent de la seigneurie Pangman et capitaine dans le 3e bataillon de Leinster. Sa mère, Marie-Joséphine Mount, est la sœur des docteurs Mount de cette ville.

A l'âge de quinze ans, il commença à prendre des leçons de dessin d'un des meilleurs et des plus connus professeurs de Montréal, le célèbre abbé Chabert. Il prit des leçons de peinture de MM. Bell et Brymner. C'est un jeune artiste qui a un avenir brillant devant lui ; mais il ne faut pas qu'il se décourage avant de l'avoir atteint, et quelquefois cela prend un temps passablement long, pendant lequel il faut souvent lutter contre l'adversité. Il a fait un grand nombre de tableaux, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Je me contenterai d'en mentionner quelques-uns.

Il y a, d'abord, trois grands tableaux (14 x 7 pieds) pour l'église de Saint-Henri-de-Mascouche. Ces tableaux représentent sainte Anne, saint Antoine de Padoue et saint Roch. A part quelques petites fautes dans les détails, ces tableaux sont bien. Il a fait aussi un grand nombre de portraits, parmi lesquels on remarque ceux du Dr P. E. Mount, qui a obtenu le premier prix à l'exposition provinciale de 1891, de Mme L. O. David, du seigneur Drolet, de M. et de Mme Hurteau, du juge Rainville. Il est maintenant en train de faire un chemin de croix pour une église du diocèse. Je ne lui en ferai pas de compliments, car les modèles dont il se sert sont si mal faits, les poses sont si mauvaises que, à sa place, je ne les aurais jamais acceptés. Le curé qui les a choisis ne connaissait pas grand' chose aux beaux-arts.

Ce qu'il a de mieux, ce sont, sans contredit, les trois médaillons dans la voûte du chœur de la cathédrale. Les cinq anges dans la coupole sont assez bien réussis et contrastent avec les évangélistes de l'abbé Rioux, que, j'espère, on fera retoucher.

La *Mission de saint Pierre*, la *Rencontre* et la *Pêche miraculeuse*, dans la même église, sont des tableaux assez bien faits.

Un joli tableau, qui montre son talent, c'est la maison où est née Albani, à Chambly. Je donnerai une critique plus approfondie sur ce joli tableau dans une autre chronique.

LUCIEN DE RIVEROLLES.

LA VIE EN PLEIN AIR.

J'ai toujours confectionné mes engins de pêche de mes propres mains... Quand je dis "propres," j'emploie une image, car le canotage, le jardinage et les manipulations champêtres encrassent singulièrement les doigts et mettent les ongles en deuil. Pendant longtemps,

j'ai demandé aux gants leur bienfaisante protection contre les atomes salissants, mais il m'a fallu renoncer à leur emploi — surtout pour les ouvrages délicats. Un ami m'ayant donné le conseil d'enduire mes mains de vaseline, j'en essayai, parce que ce moyen avait réussi, sous mes yeux, à plusieurs ménagères qui ne dédaignent pas de mettre la main à la pâte lorsqu'elles habitent leur *collage*. Du reste, ce succès s'explique: le corps gras ramasse les poussières et préserve la peau de leur contact. Quand la besogne est terminée, on s'es-suie vigoureusement avec un linge très sec: l'épiderme apparaît immaculé, les phalanges sont nettes et les ongles n'ont plus l'air de lettres de faire part. Mais ce système, applicable aux opérations courantes, ne vaut rien quand il s'agit de fabriquer des lignes ou des mouches artificielles. La vaseline, j'en ai bien peur, nuit aux qualités *prenantes* des matériaux employés. Le poisson est doué d'un odorat dont la finesse est extrême. Mille preuves existent que, chez lui, ce sens — comme les quatre autres — possède une sensibilité qui laisse la nôtre loin derrière elle. Il n'a pas les rhumes de cerveau qui oblitérent les fonctions de notre appareil olfactif, quoiqu'il vive plutôt dans un milieu humide! Sa fuite, lorsqu'il nous voit ou nous entend, démontre qu'il a l'œil bon et l'oreille exercée. Enfin, la Providence l'a pourvu de nageoires et de tentacules suffisamment aptes à le renseigner sur la nature des objets qu'il rencontre. Aussi, je comprends que, de prime abord, on soit étonné qu'un animal dont la défiance est appuyée par des organes si parfaits se fasse pincer non-seulement bêtement par des amorces dont il est friand, mais encore par de faux appâts — comme les cuillers de fer-blanc et les insectes taillés dans les lambeaux d'étoffe. Il est non moins surprenant que sa prudence native ne l'empêche pas de pénétrer dans des pièges qui le retiennent prisonnier sans ressource d'évasion... C'est que, pour n'avoir pas forme humaine, le poisson n'en est pas moins enclin aux humaines faiblesses: il se laisse prendre aux choses qui brillent. Son naturel farouche est vaincu par sa curiosité et, enfin, toujours affamé, son appétit l'entraîne à sa perte. Son unique avantage sur l'homme consiste dans son ignorance de la soif... Inutile de souligner que l'absence de mastroquets dans le lit des rivières le préserve du fatal alcoolisme. Soumis au régime aquatique forcé, jamais il ne titube, déraisonne ou bat la campagne qu'il a choisie. S'il festonne, c'est que sa structure l'y oblige. Bref, le poisson saoul est un type que nul n'a vu jusqu'alors — nul excepté moi...

Oui, moi !

Vous saurez d'abord que le poisson aime le cognac. La plupart des liqueurs — dites attractives — qui sont vendues par les débitants d'engins de pêche et réussissent plus ou moins contiennent de l'esprit de vin dans lequel on a délayé des matières fermentées ou fermentescibles. Si l'ablette, et tout ce qui se meut dans l'eau, mord à l'asticot, au sang caillé et autres mets de relent nauséabond, c'est que ce qui sent mauvais flatte son palais ou excite sa gourmandise. Or, ce qui sent mauvais est le résultat d'une décomposition organique. L'alcool provenant lui aussi d'un travail d'altération, il est logique que le poisson ne soit point ennemi de ce qu'on appelle la goutte, dans les basses classes. La goutte est, ici, le terme exact, car, passé cette dose, la meilleure fine champagne risquerait de tuer le saumon le plus vigoureux!

Un jour que j'étais d'humeur taquine et en veine de farces sottes, je m'imaginai — au cours d'une visite demi-mondaine — de verser dans un bocal où se prélassait un poisson rouge la cuillerée de *whiskey* restée au fond de mon verre. J'avais bien conscience que je commettais une action criminelle, mais je m'excusais moi-même en me disant que l'agonie du cyprin m'initierait à certains mystères ichtyologiques. Bref, je m'étais finalement persuadé qu'au lieu de commettre une méchante action, je me livrais à une expérience scientifique.

A ma grande surprise, l'évènement prit une tournure imprévue: le poisson rouge se tapit, d'abord, au bas de sa cage de cristal, et comme cette évolution avait suffi à mélanger l'alcool au liquide, on peut dire que ce grog avait été préparé par son consommateur. Tout à coup le cyprin se mit à circuler dans tous les sens. Il voulait certainement s'assurer que la mixture était à point. La chose constatée et l'action du spiritueux se manifestant sans doute, il se livra à une course folle, donnant du museau dans les parois de sa prison, montant à sa surface, plongeant jusqu'à son lit de cailloux blancs: bref, tous les signes d'une agitation inconsciente et fébrile. A certain moment, il nageait de côté, et puis il tournait sur lui-même à la façon d'une hélice... Mon observation fut troublée par l'entrée de la propriétaire du folâtre animal. Présument que tout le mal de ma plaisanterie se bornerait à un accès d'exubérante gaieté, j'avouai ma fumisterie. Émoi de la dame qui, inquiète et navrée, appelait son cher *Julien* d'une voix tremblante. (Le pochard avait reçu d'elle le nom de Julien... Pourquoi?... Mystère!)

Mais Julien continuait sa désopilante série de cabrioles. Sa maîtresse, de plus en plus épeurée, m'empêcha de suivre l'expérience jusqu'au bout, en changeant le bassin d'eau. J'étais fort contrarié... et Julien aussi! Car, après cette opération, il demeura inerte et vanné... Le lendemain, il donnait les signes d'une tristesse inaccoutumée. Regrettait-il sa "cuite" dissipée? Avait-il mal aux cheveux... pardon! aux écailles? Nul ne le saura, car Julien n'était pas expansif et je n'ai jamais connu de poisson plus réservé.

En contractant l'habitude de préparer mes lignes moi-même, je soignais ma gloire, car — soit que je fusse adroit et circonspect, soit que je fusse heureux — mes armes étaient toujours victorieuses, alors que celles dont je faisais emplette échouaient le plus souvent.

Voici, pour le lecteur qui me demande des détails à ce sujet, la manière dont je m'y prends: j'adapte à presque toutes mes lignes un fil de soie tressée d'une ténuité extrême. En le noyant préalablement dans une solution de tannin, je le rends incorruptible (avis aux chéquards!) sans altérer sa solidité. Les bouchons que j'emploie sont vert tendre; verts, aussi, les plombs fendus dont je charge le poil de Florence aux environs de l'hameçon, que je m'efforce de faire disparaître sous l'appât dans la limite du possible. Bref, je tâche d'enlever à mes outils l'éclat qui rend la proie timorée et la chasse. Pour cela, je cherche à leur donner la teinte du liquide où ils sont plongés.

Ainsi que je l'ai déclaré, je ne me sers que des mouches issues de mon industrie manuelle... J'ai longtemps traité de brutes idiots les truites voraces — et en général tous les hôtes d'eau douce et salée — qui happent goulûment une pseudo-pâturage. Et puis, par un retour sur moi-même, j'ai compris que je devais être indulgent pour des bêtes dont je suis l'exemple...

Est-ce que je n'accepte pas chaque jour comme authentique une nourriture artificielle et des boissons factices? Est-ce que je n'avale pas des truffes en mérinos, du sucre fait avec de la houille, des terrines où le corbeau joue le rôle de la bécasse, des foies gras tirés d'une oie qui était un cochon, de l'eau minérale confectionnée à Gennevilliers, du vin de Corton élaboré à Bercy avec des résidus de pruneaux, et du champagne dont je représente le Champenois en vertu du proverbe que l'on sait (99 moutons et un Champenois, etc., etc.)? J'ai plus d'instruction qu'une truite, je suis donc plus blâmable qu'elle en me jetant sur les comestibles postiches qu'on passe sous mon nez et — plus brute qu'elle encore — je paie les faussetés solides et liquides qui ravagent mon pauvre estomac. Je n'ai pas même l'excuse de l'animal séduit par mon ingéniosité, puisque j'accepte parfois, les yeux fermés, des perfidies qui n'ont même pas le masque de la franchise — comme les papillons qui terminent ma ligne flottante.

ADRIEN MARX.

DE LA PENSÉE FRANÇAISE CONTEMPORAINE.

(Suite.)

"Un art trop facile cesse bientôt d'être un art." On a donc cherché de nouvelles voies, de nouvelles sources, et le *décadentisme*, le *symbolisme*, le *préraphaélisme*, le *romantisme* ont vu le jour. Et qui sait combien d'écoles et de clans littéraires plus extravagants les uns que les autres ce siècle qui s'en va verra encore naître et mourir?

Notre époque est, avant tout, l'époque de l'éclectisme et de la tolérance, et cela fera qu'on lui pardonnera beaucoup, car la tolérance seule peut favoriser les grandes éclosions. Quelles que soient ses défauts, la pensée contemporaine a cet avantage que rien ne la gêne plus dans ses manifestations: le champ est libre devant elle, tous les obstacles ont été enlevés. Elle n'a qu'à prendre son vol; le monde et l'espace lui appartiennent. Le beau a cessé d'être l'apanage d'une école et son essence universelle a été reconnue.

Depuis que la tradition légitimiste représentée par les classiques a été abandonnée, on a décidé qu'il n'y avait pas, en matière d'esthétique, de dogme infaillible, et toutes les écoles ont obtenu droit de cité. Le *bon public*, instruit par une expérience plusieurs fois renouvelée en ce siècle, s'est enfin rendu compte que l'art véritable demande une initiation à laquelle il n'a pas le temps de se soumettre; aujourd'hui il accepte tout, il admire tout, il ne proteste plus, il abandonne son âme grande ouverte à tous ceux qui veulent la charmer ou l'amuser, et cette tolérance mêlée de scepticisme et d'une jolie dose de badauderie est un des traits distinctifs du bourgeois de notre époque. On veut être dans le mouvement, on se pique de tout comprendre, on a la prétention de percevoir les jouissances artistiques à la manière de demain. Or on ne peut deviner ce qu'aimeront nos petits-neveux, on ne peut savoir si ces jeunes gens qui s'écartent des sentiers battus ne marchent pas en éclaireurs dans la voie du progrès au lieu d'être à côté, et dans le doute on accepte tout.

Que j'en ai vu, hélas! bâiller de dilettantes! à l'audition d'une page de Wagner qu'ils déclaraient divine, devant une croûte de quelque Manet inconnu qu'ils proclamaient idéale, ou penchés sur une strophe de Mallarmé qu'ils étaient censés trouver pleine de suggestion! Les romantiques, bafoués à leur début, ont conquis le

Parnasse; les naturalistes, malgré la tempête d'imprécations qu'ils ont soulevée d'abord, se sont fait une large place dans la littérature moderne; l'école dite "parnassienne," avec Coppée, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, s'est substituée à l'école romantique; Bourget et les psychologues obtiennent d'immenses succès de librairie. Ce sont là des précédents qui justifient tous les espoirs comme toutes les tolérances.

Ainsi donc on peut maintenant, en France, cultiver tous les genres et observer toutes les lois des codes littéraires et artistiques ou n'en pas observer du tout sans que personne songe à vous jeter la pierre. Des classiques, il en reste encore un bon nombre en dehors des séminaires et des lycées de province. Ferdinand est leur grand-prêtre; les vieillards et les gens d'âge mûr sont, en général, romantiques, parnassiens ou naturalistes; la jeunesse, du moins cette jeunesse qui a rompu toute attache avec le passé et prétend que l'avenir lui appartient, est, comme je l'ai dit, décadente, symboliste, instrumentaliste, etc., etc. en poésie, comme elle est wagnérienne en musique et généralement impressionniste en peinture.

Jamais, certainement, on n'a élaboré de plus jolies théories d'art que de notre temps, jamais on n'a visé aussi haut, mais jamais non plus on n'est resté à une aussi énorme distance du but tracé. L'idéal des classiques n'était guère qu'un idéal de vertu et de grandeur dans lequel la vraie poésie, telle qu'on la conçoit de nos jours, avait assez peu de part; les romantiques ont grandi l'horizon de la beauté et des jouissances esthétiques, ils ont révélé aux lecteurs les secrètes harmonies des choses, ils ont admirablement chanté les magnificences de la nature; les naturalistes n'ont pas d'idéal, ce sont des peintres de portraits, des photographes; les psychologues sont des chirurgiens opérant dans les âmes avec le bistouri et le scalpel.

Dans ce monde de poésie où les voies ont été tracées par Hugo, Lamartine et Musset entraînant après eux Sully Prudhomme, Leconte de Lisle, Coppée, Richepin et tous les parnassiens, les jeunes poètes se sont sentis trop à l'étroit: ils ont voulu reculer leur horizon à l'infini, et ils ont pris pour domaine ce qu'ils appellent l'au-delà, l'innommé, l'impondérable; leur rêve plane dans une atmosphère d'ombres épaisses qu'illuminent de temps à autre quelques lueurs fantastiques, dans un monde obscur où leur pensée se perd et que leur crayon est impuissant à rendre. Fatigué de chevaucher sous un ciel clair et bleu, Pégase s'est aventuré dans la nuit; mais il n'a pas encore trouvé sa route et ses pas sont incertains.

La musique a eu son Wagner; la peinture, son Puvion de Chavannes; la poésie française cherche encore son régénérateur et attend le génie qui lui ouvrira les portes de cet inconnu vers lequel toute une pléiade de jeunes gens se dirigent en tâtonnant.

Oh! ce n'est pas que l'on manque de théories et de formules, par exemple: il y a plus d'esthètes et de critiques que de poètes. "On a tort," disait Baudelaire, que tous les jeunes réclament comme leur précurseur, "de vouloir dépouiller le génie de sa rationalité et de lui assigner des fonctions purement instinctives et, pour ainsi dire, végétales: tous les grands poètes deviennent naturellement critiques. Je plains ceux que guide le seul instinct: je les crois incomplets."

Ainsi donc tous travaillent, cherchent, font de la critique à qui mieux mieux. La légende romantique du poète flâneur, dilettante, rêveur, identifiant sa vie avec son œuvre, tend à disparaître. Le poète de la jeune génération est un artisan, il cherche à produire des effets par des moyens presque mécaniques et veut créer des sensations à l'aide de moyens presque scientifiques. Ecoutez plutôt un des critiques de l'école instrumentiste, Georges Bonamour:

"Jusqu'à ce temps, dit-il, l'élément du vers français fut souvent négligé; l'hexamètre hugolesque, d'une solidité grande cependant et aux résonnances sourdement prolongées, apparaît surtout comme un moule commode, un procédé mnémotechnique simpliste. Les parnassiens, il est vrai, le martelèrent, l'avivèrent d'une répercutante sonorité, accidentèrent sa chute d'enjambements et de rejets; mais ici encore l'observance de règles trop étroites, la pratique constante de coupes vite orthodoxes donnèrent à son harmonie haute et grave une monotonie de cantilène, la fatigue du trop connu. Il faut donc donner une plus grande part à l'harmonie... Que faut-il faire alors?... Notre langue parlée, la douer; nos mots, ces fantômes et ces signes de groupes de faits observés et acquis, les habiller de ce charme de mystère intense, de ce délicieux trouble, de ce recul dans un monde factice d'émotion infinie qu'est le plus poétique des arts, la musique, afin de créer une instrumentation verbale qui, de haut, domine la musique instrumentale, car elle *suggère et imite*, infiniment vibrante et parlante au cœur, et, de plus, à ces trémulances de vague et puissante sentimentalité elle joint la précision de l'idée, elle *signifie!*"

A l'appui de sa thèse, qu'il développe longuement, M. Bonamour cite un grand nombre de vers de M. René Ghil, le chef de l'école instrumentiste, entre autres les suivants:

"Naguère les soucis ondulaient en plaintes de hautbois
Velours, et tel sanglot — rires virides qui s'éploient —
Triomphait d'une Isis adorablement grêle,
Gloire d'un parc bleuâtre où roucoulaient des tourterelles."

Comment celui qui a écrit les lignes citées plus haut peut-il s'extasier devant ces vers grotesques, ridicules, incompréhensibles? Mystère!

Sous prétexte d'éviter le suranné, le vieilli, les redites, on a pris en horreur le terme juste, l'expression exacte d'une idée. On veut être *abscons*, incompréhensible, mais suggestif, et l'on croit avoir fait œuvre géniale lorsqu'au moyen de curieuses onomatopées, d'une espèce de pantomime verbale; (si je puis m'exprimer ainsi,) on est parvenu à faire deviner au lecteur qu'on lui a parlé d'amour, d'ennui, de mort ou de néant, — car alors on a été symboliste.

Des pages bizarres, pleines de vague, de demi-teintes, d'exclamations d'une mièvrerie ridicule; des vers incompréhensibles, assemblés sans ordre et fabriqués en dehors de toutes les règles de l'art et du bon sens et qui constituent tout au plus ce qu'on a appelé "de la matière poétique," voilà tout ce qu'ont produit jusqu'à présent les différentes écoles décadentes dont je parlerai plus longuement dans un prochain article.

En dehors de ces intéressants jeunes gens qui pleurent en charabia déliquescents leurs illusions perdues, il en est d'autres, comme Rollinat, Haraucourt, Jean Rameau, Léon Diery, qui n'ont pas rompu avec le bon sens et qui, glanant dans le champ de Hugo, de Baudelaire et de Richepin, trouvent encore une jolie moisson. Ceux-

là, du reste, ont aussi élargi leur vision et se sont dégagés des liens trop serrés forgés par les parnassiens, car il existe un mouvement irrésistible vers un art nouveau, vers des formes poétiques nouvelles. En somme, de toutes ces cacaphones élucubrations, symboliques et décadentes, il restera une plus grande liberté dans le vers, un respect moins profond des règles, respect qui nous entraînait peut-être à nous former une fausse idée de la beauté artistique et littéraire, — une esthétique plus dégagée, plus indépendante, plus large.

Les jeunes littérateurs prétendent voir une évolution parallèle à celle dont ils sont les apôtres dans la musique et la peinture, et ils réclament comme des soldats d'une même cause, mais d'armes différentes, Wagner, Puvis de Chavannes et tous les imitateurs de ces deux grands maîtres.

La musique s'est toujours jouée des classifications, elle est relativement jeune, c'est un art moderne; elle marche sans cesse du connu à l'inconnu et ne vit que de nouveau, le nouveau constitue son essence même. Son évolution n'a, d'ailleurs, pas été interrompue depuis les divins maîtres italiens et allemands du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe siècle.

Un élément puissant, la science harmonique, a seulement été introduit ou plutôt a pris une plus grande part dans les productions musicales de la dernière partie du siècle. La mode a consacré Wagner, comme elle avait avant lui consacré Rossini et Meyerbeer.

Pour aimer sincèrement le barde de Bayreuth, — ce que je vais dire a l'air d'un paradoxe, — il faut s'être repu pendant de longues années des productions des maîtres de l'école italienne; il faut savoir par cœur la plupart des jolies romances, des délicieuses cavatines, des mélancoliques andantes, en un mot toutes les mélodies gaies, tendres ou plaintives de Weber, de Rossini, de Bellini, de Meyerbeer, d'Auber, de Verdi, etc., etc.; il faut avoir entendu des milliers de fois les orgues de Barbarie gemir les motifs populaires du *Trovatore*, de la *Norma*, de *Rigoletto*, de *Fra Diavolo*, etc., etc.. Et aimant ainsi Wagner, comme on aime une aurore nouvelle, on retrouve toujours, cependant, dans les mélodies italiennes vieilles, un charme de souvenir exquis, elles nous reviennent avec toute la poésie du passé et nous reposent délicieusement de l'harmonie compliquée et savante.

Ils aiment encore sincèrement Wagner, les tout jeunes gens qui ont été bercés dès l'enfance aux accents d'un chant de Lohengrin et de *Tristan et Isolde* et qui, aux premiers concerts auxquels il ont assisté, ont senti leur âme s'élançer vers le ciel avec la *Chevauchée des Walkyries*, la *Chanson des filles du Rhin*, du *Götterdämmerung*, la *Marche funèbre* de Siegfried, le prélude de *Tannhäuser*. . . . Quand ces adolescents à leur tour seront sexagénaires et qu'on leur vantera le génie d'un réformateur nouveau, ils diront peut-être: "Oui, certainement, c'est joli, cette musique nouvelle, c'est compliqué, savant; mais pour moi, ça ne vaut pas le vieux Wagner," et les jeunes gens d'alors lèveront les épaules et souriront d'un air supérieur. . . . Qu'ajouterai-je? — Le grand public français, après s'être montré, pour des raisons patriotiques, longtemps hostile à la "musique de l'avenir," s'est laissé finalement emporter par le courant; mais il a conservé ses véritables sympathies à Verdi, Gounod et Ambroise Thomas, et il acclame avec un enthousiasme relatif les autres grands maîtres nationaux, comme Massenet, Reyer, Saint-Saëns, etc., qui

ont fait des concessions à l'idéal nuageux allemand tout en gardant les traditions de l'élégance française.

Les "jeunes", comme je l'ai dit, sont wagnériens, wagnériens enragés, bien que jusqu'à l'année dernière la plupart d'entre eux n'aient connu la musique de Wagner que par des fragments; ils ne jurent que par le saint Graal et les vieilles divinités teutoniques, et ceux qui écrivent confectionnent des poèmes symboliques en l'honneur de Lohengrin et de Siegfried.

Massenet, Saint-Saëns, Reyer. . . pas un critique qui ne fasse leur éloge, l'Europe entière a consacré leur renommée. . . et cependant comme on voudrait trouver chez eux l'inspiration des maîtres de l'ancienne école! Comme on regrette dans leurs opéras les cavatines enflammées de Donizetti, de Gounod, de Verdi! Comme on applaudirait si, dans un de leurs préludes si parfaitement orchestrés, dans une de leurs symphonies savantes ou de leurs *leit motives* subtils, on entendait tout à coup un vrai chant d'amour, des accents venant réellement du cœur!

Ce que je viens de dire là est bien *vieux jeu* et ne résisterait pas à l'argumentation d'un critique musical; mais je sais que les lecteurs canadiens seront de mon avis.

(A suivre.)

E. DE NEVERS.

CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

Samedi-saint.

Aujourd'hui, chers lecteurs, vous n'attendez pas de moi des descriptions de fêtes mondaines. Il est bien juste qu'il y ait de temps en temps une trêve aux plaisirs, même innocents. Pendant la semaine qui vient de finir et qu'on a si bien nommée la *grande semaine*, tout chrétien digne de ce nom sent le besoin de se recueillir. C'est la semaine des grands anniversaires, et les spectacles que l'Eglise fait passer sous nos yeux sont pleins de mystères et de merveilles.

Quelle tragédie que celle qui met en scène le ciel, la terre et les enfers, un Dieu vengeur, un Dieu victime expiatoire, et l'homme, instrument de Satan, devenant le bourreau de son Sauveur! Quel drame que celui qui commence par une entrée triomphale à Jérusalem, qui se poursuit dans les humiliations, les opprobres, les tortures, la mort, et qui se dénoue dans la gloire de la résurrection!

Rien de grand dans l'histoire de l'humanité comme ce prodigieux *mystère de la passion* du Christ; et les cérémonies de l'Eglise catholique nous en font saisir toutes les péripéties. Les récits des prophéties nous l'annoncent, les tentures de crêpe, le silence des cloches, les psalmodies funèbres nous font prendre part au grand deuil; et, dès le lendemain, le chant joyeux du *Regina cœli* nous fait présager le triomphe définitif.

Le tombeau s'est bien vraiment ouvert et refermé sur le héros incomparable; mais à peine y était-il enseveli que son divin corps se mettait à grandir, brisant la pierre qui l'emprisonnait, et s'élançait vivant du sépulcre. Quand les disciples le revirent, ses pieds touchaient encore la terre, mais sa tête rayonnait dans les cieux.

O mort! O résurrection! Que de mystères dans ces deux mots!

Le premier vainqueur de la mort dont l'histoire fasse mention est le prophète Elie. Il avait reçu pour mis-

sion de ressusciter son peuple et, comme prélude à l'accomplissement de sa mission, il ressuscita l'enfant de la veuve de Sarepta. Son triomphe sur la mort fut tel que, selon la tradition, elle ne réussira à le vaincre qu'à la fin des temps.

Jésus venait ressusciter l'humanité, et il devait triompher de la mort encore plus complètement qu'Elie. Aussi ne se contenta-t-il pas de ressusciter les autres: il se ressuscita lui-même.

C'est une vieille coutume dans les pays restés bien catholiques de faire, le jeudi-saint, plusieurs visites dans les différentes églises de la ville. Or, jeudi dernier, de bien bonne heure, malgré les lambeaux de neige qui nous trempaient, une multitude de gens se mettaient en route pour faire leurs stations; des familles entières se réunissaient dans les temples sacrés.

Malheureusement, il y a partout des gens qui aiment à rire en toute occasion et à tout propos. Que voulez-vous? ce sont des gens qui ont bonne santé; et être bien portant est une mauvaise disposition pour la mélancolie. Donc, ces heureuses gens, que ni le jeûne ni les longs offices religieux ne contrarient, s'étaient rassemblés au pied de la côte de l'Esplanade et assistaient avec une grande exubérance de joie à un spectacle unique au monde. Voici en quoi il consistait. La neige du matin s'était changée pendant une heure en une pluie fine et serrée, qui tombait en crépitant et se glaçait aussitôt. Bientôt la pente très inclinée se couvrit d'un verglas uni, poli, transparent et brillant. Et les braves gens qui sortaient de l'église des jésuites s'aventuraient, pour rejoindre la rue centrale, sur cette surface pleine de pièges et de trahisons. Qu'arrivait-il? Hélas! Il arrivait qu'une fois en route, on ne pouvait plus retourner sur ses pas et qu'il s'agissait d'atteindre le bas de la côte sur ses pieds, — ce qui n'arrivait guère et ce qui faisait la joie des badauds, dont le nombre s'accroissait à chaque instant.

Bien installés sur de petits monticules de glace, messieurs les spectateurs contemplaient les malheureux lutant dans la grande glissoire. A certains moments, on n'apercevait qu'un seul brave debout; le reste se reposait sur le dos. L'auditoire riait aux larmes. Les voyageurs se relevaient; mais au bout d'une minute, le brave de tout à l'heure, après force sauts périlleux et gambades fantastiques, trébuchait et allait piquer une tête dans la neige. — Ah! Ah!! l'homme!!! criait la galerie. L'homme se ramassait furieux. L'attention s'était déjà portée ailleurs. Une bonne mère de famille, avec ses cinq enfants pendus à ses jupes, venait de s'installer par terre; la foule pleurait de plaisir.

Mais voilà une élégante, dans un ravissant *Easter bonnet* et armée d'une superbe canne à pommeau d'argent solide. Elle touche à peine, du bout d'un petit pied qui ne chausse que le numéro 2, le parquet transparent; elle ne marche pas, elle vole, elle glisse à gauche, puis à droite, elle pique énergiquement son bâton dans la glace, et avance triomphalement à travers tous les périls. Mais soudain elle glisse plus rapidement, elle est entraînée sur un vilain glaçon terne qu'elle ne voyait pas, elle perd l'équilibre et vient tomber aux pieds d'un bonhomme grotesque qui, enivré de son succès, perd la tête et se précipite à ses genoux. Pendant ce temps, le *Easter bonnet* et l'élégant bâton descendaient tristes, désolés, jusqu'au bas de la côte, où ils étaient ramassés par une foule presque émue d'une si grande infortune.

Quand nous arrivâmes à l'endroit où se passait cette curieuse scène, un individu, ruisselant de transpiration, l'air hagard, la figure livide, mettait enfin le pied sur un morceau de terrain ferme, au bruit des applaudissements du public délirant. Il avait couru du haut en bas de la côte sans faire une seule chute. Et la foule était dans l'enthousiasme.

N'est-ce pas que nous avons raison de dire que nulle part ailleurs on ne pourrait s'amuser de la sorte? D'abord, on ne trouverait, ni à Montréal, ni à Toronto, une côte comme celle de la rue d'Auteuil, pas plus qu'un hiver qui se prolonge jusqu'en avril, permettant ainsi ce genre de sport.

Et où est-il donc dans le monde un peuple qui s'amuse si simplement et si facilement? A Québec seulement, sur le vieux rocher de Champlain, il est resté un fond d'entrain français, qu'un rien réveille, et cette disposition à rire de tout et à sourire à tous qui est bien l'élixir charmeur de la vie. Aussi, nous vous le déclarons franchement, ce qui, par d'autres, pourrait être jugé trop naïf, nous enchante: nous aimons chez les nôtres cette fraîcheur d'impressions, cette légèreté insouciant de lendemain, étrangement philosophique au fond; car nous croyons aux petits bonheurs pour compenser les ennuis de tous les jours, comme nous espérons le soleil à travers les nuages qui nous le dérobent, et nous voulons conserver toujours au milieu de nos tristesses quelques-uns de nos sourires.

Des roses! Des roses!! C'est une véritable Pâques fleurie! Au marché, d'abord. Les fleurs y sont de papier, souvent d'un ton faux, et leurs verdure ont des nuances d'épinards; cependant ce sont des roses, jetées sur des chemins sales, et, sous un ciel gris, elles reposent encore la vue.

Les cochers, les commissionnaires, chacun porte une rose à sa boutonnière. Il n'est pas jusqu'aux chevaux qui n'aient leurs panaches de fleurs. Et d'une fenêtre dont l'embrasure est un peu haute, on voit des bouquets ambulants circuler, courir et se croiser dans les rues, sans que l'on comprenne bien comment ils se trouvent perchés si haut. Si l'on n'a pas la curiosité de se lever pour voir de plus près défiler le cortège des bêtes couronnées, on conservera l'illusion d'une procession étrange et d'un genre tout nouveau.

Mais c'est chez les fleuristes qu'il faut voir les roses, brillantes de gouttelettes d'eau qui sont comme d'étincelantes aigrettes déposées là par la rosée du matin. Elles sont étagées sur les comptoirs et se mirent paresseusement dans de petits étangs improvisés. En bas sont les jaunes, puis les rouges; les blanches, et enfin, au plus haut degré, les roses thé; ce sont les plus inaccessibles, les plus coûteuses.

Ce soir, il ne restera guère que des vestiges de ces superbes étalages. Mais en échange chaque maison aura sa gerbe fleurie, et demain, à l'office, tout le monde portera une poignée de roses offerte gracieusement par quelques bons amis.

Deux mots qui viennent à leur heure après le carême.

M. X... sort du club *Union* après un excellent dîner. Il a un teint d'aurore et un embonpoint menaçant. Or tous ses amis savent qu'il est totalement ruiné et que depuis plus d'un an il cherche quelque chose à faire et ne trouve rien.

— Où donc prends-tu cet embonpoint? lui dit l'un d'eux.

— Chez mes créanciers, mon cher.
 — Et ce sont eux qui ont fait le carême pour toi ?
 — Évidemment.

Le Dr L... rencontre un de ses patients, dont la santé est chancelante.

— Allons, mon cher juge, (car le patient est un de nos magistrats), voici Pâques, vous allez ressusciter !

— Oh ! docteur, on ne ressuscite plus depuis qu'il y a tant de médecins !

PAULE.

CARNET D'UN MONDAIN.

Une dépêche particulière m'apprend l'arrivée à Paris du lieutenant-gouverneur et de Mme Chapleau, après une traversée très agitée. La *Champagne* a subi quatre jours de gros temps, mais s'est admirablement *comportée*. Les vapeurs de la *Transatlantique* sont à la fois confortables, rapides et sûrs.

M. et Mme Hugh A. Allan, Mlle Thibaudeau, M. H. Montagu Allan et Mlle Mackenzie s'embarqueront le 15 avril sur le *Parisian* pour faire un *coaching tour* en Angleterre.

Son Excellence le gouverneur général a, pour la dernière fois, samedi, effectué la prorogation d'une session des communes. Il en a profité pour faire aux représentants du peuple ses adieux, dans les termes suivants :

“C'est avec un profond regret que je vois approcher le terme de mon séjour officiel au Canada et que je constate que, selon toute probabilité, il me faudra bientôt vous quitter. Dans la prévision de cet événement, je saisis l'occasion de vous déclarer tout l'intérêt que je porte à ce qui concerne le bien-être du Canada et la sincère affection que j'éprouve pour tous les habitants de ce pays, qui n'ont jamais manqué de prouver leur loyauté à la personne et au trône de notre souverain et leur amitié et leur considération envers son représentant. Toujours j'aurai le plus grand souci du bien-être et de la prospérité de ceux parmi lesquels j'ai passé cinq années de ma vie au Canada. Je demande au Tout-Puissant de vous bénir dans toutes vos entreprises.”

Lundi dernier a été donné à l'institution des Sourdes-Muettes un grand concert au profit de l'œuvre, avec le généreux concours de M. et Mme Saint-Pierre, qui savent toujours si bien se prêter aux circonstances de ce genre, de Mme Forget, qui deux fois s'est fait entendre avec avantage, de Mlle Young, dont la voix sympathique n'a pas été moins appréciée que lors du dernier concert du Gesù, et de M. Pelletier, dont la voix est bien connue. M. Louis Fréchette a touché son auditoire par deux récitations, la première surtout, *Sursum corda*, dont il est l'auteur. Le tout a été un véritable succès.

Aux côtés de Mme L. J. Forget, la présidente, l'on remarquait le révérend M. Trépanier, chapelain, M. Forget, M. le juge Monk, M. L. O. David, Mme Mathieu, Mme Beausoleil, M. et Mme P. P. Martin, M. et Mme Villeneuve, Mme Hughes, M. et Mme L. H. Fréchette, M. et Mme Jos. Perreault, M. et Mme Barsalou, M. et Mme Cholette, M. et Mme Horace Saint-Louis, Mme Armand Larocque, Mme Fauteux, Mme Daveluy, les docteurs LeBlanc, Ed. Desjardins,

H. Duhamel et Masson ; — Mlles Martin, Tassé, Dufresne, Masson, Archambault, Baschand, Delorme, Giroux, Desjardins, Ouimet, Hénault, Vallières ; — MM. Rod. Lemieux, A. Geoffrion, Cadieux, Daveluy, H. Mongenais, Ed. Desaulniers et P. G. Mount.

Le fameux concert du *Chat Noir* annoncé depuis plusieurs semaines a eu lieu mercredi soir dans la grande salle du musée LaSalle. Mlle Lamberty, M. Dethureins, M. Butat, M. Sallard se sont surpassés.

Les concerts du *Chat Noir* à Paris ne sont guère connus ici, même des Canadiens qui ont visité Paris. Voici, en peu de mots, ce que sont ces soirées excentriques.

Le *Chat Noir* est une pépinière de jeunes artistes : poètes, musiciens, peintres, tous les talents y sont également bien accueillis.

Un suisse monumental garde l'entrée de la salle ; à l'arrivée de tout consommateur, il frappe un coup de sa hallebarde et l'introduit dans le sanctuaire.

Au rez-de-chaussée, une salle de brasserie, genre moyen-âge, tables et escabeaux de bois, où vous voyez le gentilhomme cabaretier, légèrement bedonnant, la barbe rouge, taillée en pointe, serré dans son légendaire justaucorps marron clair à boutons d'or, circuler de table en table, entonner le nouveau refrain, haranguer les uns et les autres.

Dans la salle, de nombreux tableaux, dessins, au milieu desquels se détachent quatre grands panneaux décoratifs, les quatre saisons, de Willette, œuvre remarquable par son coloris et par la netteté de l'exécution.

Au milieu, une remarquable cheminée renaissance ; aux murs, des assiettes, plats, aiguières, — authentiques, bien entendu.

N'oublions pas les nombreux chats noirs de maître Salis.

Chat noir, bonheur de la maison, dit le proverbe.

Au premier étage, le coquet théâtre du *Chat Noir*, si bien dirigé par A. Allais et H. Rivière.

La salle, une bonbonnière qui malheureusement ne contient que 150 places, est entièrement garnie des derniers originaux parus dans le journal *Le Chat Noir*.

Le propre de ce théâtre est de ne donner que de l'inédit et de ne jouer que des œuvres de débutants agréés par son comité.

Sous l'œil paternel de Salis, le poète récite sa poésie, le chansonnier dit sa chanson : quelquefois le chansonnier n'a pas de voix, le poète manque de diction, mais les applaudissements éclatent quand même, car toujours l'œuvre a su plaire.

Quant aux pièces jouées au *Chat Noir*, théâtre sans acteurs, on ne peut s'en rendre compte qu'en voyant la *Marche à l'étoile*.

Ces représentations sont extrêmement curieuses.

Souvent un fou rire éclate, provoqué par les saillies du spirituel Salis qui, depuis des années, pour présenter au public “ses bons poètes” ou “ses remarquables compositeurs,” comme il les appelle, fait un boniment qu'il modifie chaque jour, dans lequel il touche à tout, hommes politiques, gros financiers, académiciens (ils ne sont pas aimés au *Chat Noir*) selon l'événement du jour.

Le *Chat Noir* est une des curiosités de Paris et le *Tout-Paris* se donne rendez-vous à ses premières.

Le monde littéraire et la grande critique se garderaient d'y manquer.

Salis est l'auteur des *Contes du chat noir*, qui lui ont valu la rosette d'officier d'académie.

Le programme était très varié. La *Marche à l'étoile* a terminé cette soirée, qui laissera un joyeux souvenir dans la mémoire de ceux qui y ont assisté.

Le mardi, 11 avril, M. J. J. Goulet, violoniste, lauréat du conservatoire royal de Liège, (Belgique), donnera un grand concert à la salle *Young Men's Christian Association*, carré Dominion. La partie vocale est confiée à Mmes de Sola, Lamontagne et Mlle Perreault.

Le talent et la voix de ces charmantes cantatrices contribueront pour beaucoup au succès de ce concert.

M. R. Bourdon, jeune baryton plein de mérite, doit aussi prêter son concours.

Dans la partie instrumentale, le morceau *Si oiseau j'étais* pour deux pianos sera joué par Mmes Elmenhorst et Turner.

Leur véritable talent artistique est trop connu pour que nous ayons de nouveau à en faire l'éloge.

MM. les professeurs J. J. Goulet, violoniste ; D. Gérome, bassoniste ; M. Caso, corniste ; J. Vanpouche, clarinettiste ; J. Closset, violoncelliste ; E. Hardy, contrebassiste, et N. Chadwick, altiste, se feront entendre dans le *Grand septuor* de Beethoven, (première exécution à Montréal). M. E. Lavigne a bien voulu se charger de la tâche difficile d'accompagnateur.

Le programme est donc des plus attrayants et M. Goulet aura, nous n'en doutons pas, l'encouragement qu'il mérite : un légitime succès couronnera certainement ses efforts.

Je viens de lire un livre délicieux. Il est de Mario Uchard et a pour titre : *Mon oncle Barbasson*. Je dois dire de suite qu'il n'a été écrit ni pour M. Tardivel, ni pour les fillettes de vingt ans, ni même pour les collégiens. C'est une charmante fantaisie, où l'auteur met en contraste les idées catholiques, au sujet de la femme et du mariage. Je déteste les principes qu'il y énonce, mais j'adore sa manière de les dire. Canaille d'auteur, va ! qui m'a fait presque aimer la vie... orientale et qui m'a donné l'envie d'aller visiter Constantinople. Tout de même, c'est un... oui, un mauvais livre, et M. Tardivel ferait bien de le dénoncer... pour le faire lire.

Le *Coin du Feu* a un correspondant, Muscadin, qui prend exception à ce passage d'un de mes écrits :

"Le devoir de laisser des cartes incombe principalement à la femme; l'épouse laisse la carte de son mari, etc.. Ainsi ce dernier n'a rien à faire, si ce n'est de laisser sa carte chez des amis non mariés."

Et Muscadin ajoute : "C'est prendre l'abus pour la règle... Il est bon de ne douter de rien, mais encore ne faut-il pas berner les gens."

Muscadin porte bien son nom. Il ne sait ni ce dont il parle, ni ce qui se passe dans le monde. Avant de critiquer les choses qu'il ne connaît pas, il ferait bien de changer son nom d'abord, et ensuite de justifier ce changement en prouvant qu'il a appris quelque chose par de bonnes fréquentations.

Muscadin parle encore d'une soirée de cartes "rue Université, sous le toit d'une femme charmante et d'un homme tout-puissant, dont il fait bon d'être l'ami pour le cas où l'on serait exposé à encourir des soins particuliers de la part des agents de la sûreté."

Évidemment Muscadin ne sort guère dans le monde,

puisqu'il ne sait même pas où restent des gens aussi en vue que ceux dont il parle.

Plus loin, le *Coin du Feu* soutient que l'on doit mettre son nom tout court sur une carte de visite, et ne pas le faire précéder de "Mr", qui est d'étiquette dans la bonne société anglaise.

Libre à chacun d'adopter le mode qui lui convient ; mais ce qui ne sera pas contesté, c'est la mauvaise impression qu'une carte portant un nom tout court ne manquera pas de créer chez la plupart des gens.

Le *code* tel que je l'ai donné est absolument correct, et il n'appartient pas aux bons bourgeois du *Coin du Feu* de critiquer une chose qu'ils n'ont pas eu l'occasion de connaître.

Il a été donné à un Anglais de nous appeler "un peuple de gentilhommes." Il suffirait du *Coin du Feu* pour nous faire passer pour tout autre chose.

UN MONDAIN.

Dernièrement, pour insulte publique, un chef de parti provoqua en duel son agresseur et lui offrit le choix des armes.

— Oh ! repartit celui-ci, ça m'est bien égal : prenez ce qui vous plaira ; quant à moi, je me servirai d'une pelle ! ! ! !

Au catéchisme.

M. le curé. — Qui a fait la nature que nous voyons, ces beaux arbres, cette haute montagne, etc., etc. ?

L'enfant. — Je ne sais pas, monsieur le curé, nous ne sommes arrivés à la ville que depuis quelques jours ! ! !

Un Indien avait dérobé une certaine somme à un ministre protestant lors de son installation. Après s'être converti à la foi catholique, il dut restituer cette somme, mais exigea un reçu.

— Pourquoi un reçu ? demanda notre savant homme.

— Pour entrer au ciel, répondit-il.

— Bah ! tu viendras me trouver, reprit le ministre en riant, si toutefois on fait difficulté.

— Non, monsieur, il me le faut maintenant, car vous vous faites vieux ; vous pouvez mourir avant moi et, certes, je n'ai pas envie de trotter par tout l'enfer pour vous trouver ! ! ! !

Au restaurant.

Un garçon remet l'addition à un consommateur.

— Comment ? s'étonne celui-ci, vous me comptez un perdreau trois louis ?

— Mais oui, monsieur.

Et comme le consommateur demande avec amertume :

— Il avait donc, votre perdreau, quelque chose d'extraordinaire ?

— Oui, monsieur, répond le garçon... Il était apprivoisé ! ! !

Entendu ce fragment de dialogue à la sortie d'un tripot.

— As-tu un louis sur toi ?

— Pas un sou.

— Et chez toi ?

— Chez moi, tout le monde va bien... merci...

Et le prêteur récalcitrant disparaît avec rapidité.

L'OPINION PUBLIQUE.

LES HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISSANT PAR SÉRIES

MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION
CANADIENNE

GRANDE ÉDITION:

50 CENTINS LA SÉRIE

ÉDITION POPULAIRE:

15 CENTINS LA SÉRIE

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centins la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centins la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

ECHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE

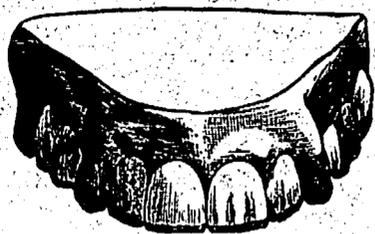
Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.

Adressez : LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.
Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

Dr. BROSSEAU
7, rue St-Laurent, Montréal.

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la législature de Québec.

10-CENTS-10

PROCHAIN TIRAGE.

Mardi, le 11 Avril 1893.

NOMENCLATURE DES LOTS

1 lot valant	\$ 1.000 00	\$ 1.000 00
1 do	500 00	500 00
1 do	250 00	250 00
1 do	100 00	100 00
2 lots valant	50 00	100 00
5 do	25 00	125 00
25 do	5 00	125 00
100 do	2 50	250 00
500 do	1 00	500 00

LOTS APPROXIMATIFS

100 lots valant	\$ 2 50	\$ 250 00
100 do	1 00	100 00
999 do	1 00	999 00
999 do	1 00	999 00

2834 lots valant \$ 5.298 00

11 BILLETS POUR \$1.00

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue Saint-Laurent, Montréal.
P. O. BORRE 987.

ED. C. LALONDE, gérant.

On demande des agents.

LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.

Quand vous songez à annoncer, rappelez-vous que l'impulsion extraordinaire donnée au journal

LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet **DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.**

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE," qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est là.

SEUL JOURNAL INDEPENDANT
DU CANADA.

TELEPHONE BELL: 6122.

LOUIS PLAMONDON

Successor d'ARCADE DEPATIE

Cigares, Tabacs, Pipes, etc.

GROS ET DETAIL

No 1832, rue Sainte-Catherine.

CIGARES HAVANE ET TABAC CANADIEN, UNE SPECIALITE.

L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THÉÂTRE,
MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement: \$2.00 par an; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro: 5 CENTIMS.

Rédaction et administration:

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux: Bâtisse New-York Life, 715. MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS:

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE

Si on veut se faire une idée de l'importance de cette publication et des services qu'elle peut rendre par la diffusion de la belle et saine littérature, on n'a qu'à parcourir la liste des volumes déjà parus: "Monsieur Barnes de New-York," — "Mon oncle et mon curé," — "Vaillante," — "La neuvaine de Colette," — "Aurette," — "Jean de Kerdren," sont autant de chefs-d'œuvre. Par la beauté du style, la pureté de la morale, l'intérêt dramatique qui s'y déroule, le jeu des passions, qui y sont étudiées sur le vif, ces livres charment également le lettré, la jeune fille et celui qui ne cherche dans un livre qu'un agréable délassement.

Le dernier de la série "Jean de Kerdren" que nous venons de recevoir est l'œuvre maîtresse d'un écrivain dont l'apparition récente sur la scène littéraire a été accueillie avec un véritable enthousiasme par toute la France. Nous voulons parler de "Jeanne Schultz," dont on a pu apprécier les brillantes qualités dans "La neuvaine de Colette."

Ce volume est en vente chez les libraires et dans les dépôts de journaux. On peut aussi se le procurer en envoyant 15 centims en timbres-poste aux éditeurs, No 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE MARITIME "BRITISH AND FOREIGN," de Liverpool.
Do do do "RELIANCE," de Liverpool.

Polices ouvertes offertes aux importateurs.

Bureau central pour le Canada: — MONTREAL.

EDWARD L. BOND, agent principal.

ASSURANCES:—

FEU: "London Assurance Corporation."
ACCIDENTS: "Norwich and London."
VITRES: "Lloyds Plate Glass."

EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.